LE COURRIER DE L'OUEST

Nous vous invitons a venir voir ce que nous offrons en fait de vêtements d'été tels que Camisoles et caleçons de 75c. à $1.00 pour 50ct et chapeaux de paille de $1.00 $1.25 $1.50 pour 75ct. Cette réduction de prix durera jusqu'à la fin du mois.

S. F. MAYER
123 Ave Jasper.

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 22 AOUT 1907 — No. 46

Leg. Assembly R. Roo

Le Nord-Ouest a l'Etranger

Nous trouvons dans les " Depéches" de Montréal, une reproduction d'un article "du Figaro" de Paris qui regarde le Nord-Ouest et qui, nous n'en doutons pas, intéressera les lecteurs du " Courrier de l'Ouest "

Sous le titre "Les futures Métropôles du Nord-Ouest Canadien " le *Figaro* dit:

" Ce n'est plus aux Etats-Unis que les villes poussent à vue d'œil, ce miracle s'accomplit maintenant de l'autre côté de la frontière canadienne. Des provinces dont les noms barbares étaient complètement inconnus de l'Europe se peuplent avec une merveilleuse rapidité. La population de Saskatchewan, qui était de 91,279 habitants en 1901, atteignait au dernier recensement de 1906 le chiffre de 257,763. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix villes de plus de deux mille cinq cents âmes, dans un district ou il n'existait par un seul colon il y a cinq ans.

Winnipeg, qui n'était qu'un misérable village en 1871, comptait au mois d'avril dernier, cent onze mille habitants. C'est la ville de l'avenir, c'est le futur Chicago du Nord-Ouest du Dominion.

S'il n'y a pas de compétition possible pour la première place, dit " l'American Review of Reviews," la seconde, au contraire est chaudement disputée Edmonton qui compte près de quinze mille habitants, s'enorgueillit de son admirable situation, de ses trois lignes de chemins de fer et de ses débouchés illimités sur le bassin du Mackenzie.

A ces perspectives de succès brillantes, mais éloignées, Calgary oppose cent mille hectares que la Compagnie du Chemin de fer à rendu propres à la culture intensive du blé, avantages immédiats que lui assurent d'immenses travaux d'irrigation.

Les habitants de cette cité naissante ont une si robuste confiance dans ses destinées, qu'ils ont déjà fondé le club des Cent Mille. Cette société s'est organisée pour préparer les fêtes qui seront célébrées le jour ou la ville aura une population de cent mille habitants. Il est vrai que Calgary et Edmonton sont encore loin de ce chiffre ; en ce moment ni l'une ni l'autre ne doivent pas compter plus d'une quinzaine de mille âmes, mais on sait que les villes poussent vite sous le climat salubre du Canada.

Comme les courses de chevaux, ces rivalités entre des villes qui se disputent le premier rang peuvent avoir leurs surprises. Medecine Hat, dont le sous-sol contient d'inépuisables richesse naturelles à peine effleurées, mais qui fournissent à la ville du gaz gratuitement produit par des mines de pétrole et de houille, a l'ambition de devenir la capitale industrielle du Nord-Ouest Canadien. Il est vrai que de longues années s'écouleront encore avant que les usines et les hauts fourneaux aient le temps de se développer dans un pays où la main d'œuvre est rare et dont l'unique souci devrait être en ce moment de donner un essor illimité à sa prospérité agricole. En attendant que Medecine Hat devienne la métropole industrielle du Dominion deux villes essentiellement commerciales l'une et l'autre se serrent de près. Regina, capitale de la province de Saskatchewan, compte 6,169 âmes, et Moose Jaw 6,249. En 1901, la population de la première de ces villes était de 2,219 habitants et celle de la seconde de 1,558. Pendant le même intervalle, Saskatoon a passé de cent treize (113) habitants à trois mille. Il ne serait pas impossible que l'avenir donnât gain de cause à ce hameau qui est devenu si promptement une ville. Citons, enfin, Brandon, qui compte un peu plus de douze mille âmes et est admirablement située, mais qui est peut-être trop rapprochée de Winnipeg.

Qui l'emportera dans cette lutte ? Les pronostics nous paraissent d'autant plus téméraires qu'une active campagne est en ce moment organisée en faveur d'un débouché sur la baie d'Hudson. Ce projet est très séduisant sur la carte, car le port de Fort Churchill est beaucoup plus rapproché de Liverpool que New-York et occupe dans le nord du continent américain une situation centrale qui lui permettrait de rayonner sur tout le territoire du Dominion. Si ce plan se réalise, ce ne sera plus sur le Pacifique Canadien et au sud du lac Winnipeg, mais sur la future ligne d'Edmonton à Churchill qu'il faudra chercher les villes de l'avenir."

C'est, égal un gouvernement qui fait prospérer un pays comme le gouvernement libéral l'a fait et a rendu ce pays digne des plus grands éloges des plus grandes nations n'est pas déracinable : qu'en pense le grand pélican blanc du parti bleu ?

$5,000,000 de Limites à Bois

Vancouver—Durant les deux dernières semaines, plusieurs centaines de mille dollars ont été placés sur les limites à bois de l'île de Vancouver et sur la terre ferme, par un syndicat de capitalistes du Minnesota et de l'Iowa, propriétaires de moulins pour la plupart.

L'organisation prend le nom de " North American Timber Company," avec bureau principal à St-Paul.

L'étendue en bois, achetée jusqu'à date, comprend 261 milles carrés ; environ 100 milles carrés sur la terre ferme et la balance dans l'île Vancouver.

Ils construiront au moins six moulins à scie tant sur l'île que sur la terre ferme. Ceux de l'île fonctionneront exclusivement pour l'exportation et ceux de la terre ferme pour le marché canadien. Chaque moulin comprendra un moulin à bardeaux. La Cie s'attend de commencer les opérations en octobre de l'année prochaine.

Ces 261 milles carrés équivalent à 167,000 acres. En estimant le terrain à $30 l'acre, la compagnie a déjà placé plus de cinq millions de capital.

Le C. P. R.

La compagnie du Pacifique Canadien se prépare, afin de pouvoir transporter les récoltes de l'année.

La compagnie ajoute à son matériel vingt-huit nouveaux wagons pour marchandises tous les jours, et deux cents nouvelles locomotives chaque année.

A son retour de l'Ouest, où il était en visite d'inspection, M. D. McNicoll, le vice-président et gérant-général du Pacifique Canadien, a annoncé qu'il ne prévoyait aucune difficulté, pour transporter les grains de l'Ouest, attendu que la compagnie avait augmenté considérablement son matériel durant la dernière année.

Aux usines Angus à Montréal, dit M. McNicoll, nous manufacturons vingt-huit wagons pour marchandises tous les jours. Cette année il y aura 6,000 nouveaux wagons à la disposition de la compagnie, à l'époque où les grains seront prêts à être expédiés.

La compagnie a dépensé cette année $10,000,000 pour construire des wagons pour les passagers, et pour les marchandises. A l'automne elle aura 200 locomotives neuves en opération, soixante-dix de ces locomotives ont été construites dans les usines de la compagnie, où ils construisent une locomotive tous les cinq jours, sans compter les réparations qui sont continuellement en marche.

Les colons et les marchands de l'Ouest, après l'expérience de l'année dernière, constatent avec satisfaction que la compagnie du Pacifique Canadien fait des efforts sérieux pour rencontrer les besoins du pays.

Les Japonais comme " Homesteaders "

Des gens de tous les pays et de toutes les nationalités continuent d'arriver dans l'Alberta, cette terre si belle, si fertile. Les derniers arrivés sont des Japonais. Ils sont les premiers de leur race à faire la demande d'homesteads dans l'Alberta, sinon dans la Puissance.

Tamozi Wada et son frère Shozo Wada sont arrivés en ville ces jours derniers, ils se sont de suite rendus au Bureau des Terres où ils ont pris chacun 160 acres.

L'ainé des frères dit qu'ils songeaient déjà depuis quelque temps à venir dans l'Alberta afin de s'enrichir plus rapidement que leurs ancêtres dans le pays du soleil levant " Là, dit M. Wada, " un homme n'amasse pas d'argent dans un certain nombre d'années qu'il en ramasse dans un nombre correspondant de mois ici. Bien que nos compatriotes n'aiment pas à quitter leur patrie, nous réalisons depuis quelques années, que notre pays est encombré et qu'il faut émigrer si nous voulons acquérir les biens de ce monde.

M. Wada a de l'instruction étant gradué d'une des meilleures écoles de Tokio. Accompagné de son frère, il partira sous peu pour son homestead,

Canadiens-Francais

(Du *Petit Marseillais*).

Nous possédons, en ce moment-ci, à Paris, deux ministres canadiens. Ils sont venus pour négocier avec la France quelque chose qui ressemble à une convention commerciale. On voit par là — pour le dire en passant — quelle admirable liberté l'Angleterre laisse à ses colonies. Nous sommes loin du jour où des Indo-Chinois ou des Malgaches, sujets français, iront, avec notre agrément, traiter à New-York une convention commerciale favorable à leurs intérêts particuliers. On attend bien que je n'assimile pas nos frères canadiens aux Malais de Madagascar ni aux mandarins jaunes d'Indo-Chine. Qui dit Canadien dit un Anglais, ou, ce qui nous intéresse encore davantage, un Français d'outre-mer.

Un des deux ministres que le Canada a envoyés à Paris pour ouvrir et faire aboutir la négociation susdite est tout justement un de ces hommes de sang français que les deux Canadas mettent volontiers à leur tête, sans vaine préoccupation d'origine ou de langage sans autre considération que les mérites personnels de l'homme et la certitude des services qu'il peut rendre à la collectivité. Il a un beau nom de chez nous : il se nomme l'honorable L.-P. Brodeur. Il est présentement ministre de la marine. Il était président de la Chambre des Communes et logé au palais du Parlement lorsque j'ai eu l'honneur d'être son hôte à Ottawa, le 4 avril 1902.

Comment aurais-je oublié la date, cher ministre ?

Nous aimons à croire que l'hospitalité française a des douceurs. L'hospitalité canadienne offre les mêmes caractères. Il s'y ajoute un je ne sais quoi qui a un charme très particulier. C'est la joie de retrouver de l'autre côté de la terre des parents proches qu'on ne connaissait pas, qui vous font grand accueil et grand honneur. *On s'aperçoit dès les premières paroles que l'on a conservé en commun tout ce qui était l'essentiel de la tradition. On ne "pense" pas seulement de la même manière, on ne parle pas seulement le même langage, on "rit des mêmes choses".*

Au Canada, comme chez nous, on a cette politesse supérieure de mêler la femme à toutes les circonstances de la vie. Je me souviens que ce fut Mme Brodeur qui eut la grâce de présider en face de son mari le déjeuner que l'on voulait bien donner dans sa maison en l'honneur d'un Français de passage. Et le très honorable Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, était là. Et bien d'autres illustrations du pays — dont un de mes cousins normands qui a passé la mer, qui est devenu à Montréal une façon de personnage politique.

M. A. de Celles, qui est à Ottawa le bibliothécaire du Parlement, m'avait demandé une conférence sur nos aïeux normands. Je ne puis dire avec quel plaisir je parlai de nos gloires passées devant ces Français d'Amérique, ni avec quelle amitié ils accueillirent les paroles que je leur apportais. Dans la conversation qui suivit cette causerie ce fut un assaut d'histoires patoises qui auraient fait la joie de notre Maupassant. Je me souviens en particulier qu'un de mes interlocuteurs me conta avec le meilleur accent du terroir l'histoire "du quin breton et du quin normand".

—Ah ! vous ne connaissez pas l'histoire du quin breton et du quin normand ?... Eh ben ! j'vas vous la conter."

Et c'est l'aventure de deux bons chiens qui ont perdu leur maître à la foire. Ils se mettent en quête, de compagnie, à travers la campagne, afin de les retrouver. Mais, à chaque fossé, le chien breton va voir au fond du trou et, à chaque carrefour, le chien normand renifle en l'air.

—Pourquoi, demande à la fin le chien normand, exploi es-tu ainsi tous les trous du chemin ?

Le chien breton, qui connait les usages de sa province, répond avec philosophie.

—Je regarde si mon maître n'est point sâas (ivre)... Mais toi-même pourquoi renifles-tu en l'air à tous les carrefours ?

Et le chien normand répond avec aisance :

—Pour voir si mon maître n'est point pendu."

J'ai particulièrement gardé la mémoire d'une délicieuse promenade en voiture à travers les pittoresques campagnes qui entourent Ottawa. C'est, vous savez, la vraie politesse de la France provinciale, celle qui a gardé la pure tradition : après que, sur une table bien servie, elle vous a fait goûter aux fruits du pays, elle vous donne avec fierté le régal de la terre elle-même.

Et vraiment, quand je regardais mes compagnons de promenade, quand j'écoutais les réflexions malicieuses de ces femmes charmantes, il m'était impossible de croire que nous avions vécu séparés les uns des autres, jusqu'à ce jour heureux, par plus de deux siècles d'histoire et par des milliers de lieues marines.

Des Canadiens m'ont souvent dit :

—Ne croyez-vous pas que nous sommes des gens fortunés entre tous ? Nous avons la mentalité, la langue, la culture françaises et, dans tout le charme de ses libertés, nous jouissons d'un gouvernement anglais.'

Il faut croire que charme-là est, en effet, bien vif, car des Américains passent aujourd'hui, en très grand nombre, des terres du Far-West dans ces belles plaines de blé, dans ces forêts sans fin, qui sont l'orgueil de la terre canadienne. Or, des statistiques irrécusables établissent que 65 pour cent de ces Américains qui sont venus au Canada chercher la place de leur effort renoncent à leur nationalité américaine. Il se font Canadiens.

Il faut connaître la jalouse fierté *qui fait le fond de tout citoyen de la libre Amérique pour tirer de ce fait toutes les indications qu'il enferme. Ce que les Américains trouvent au Canada et ce qu'ils n'avaient pas rencontré dans leur nouvelle patrie, c'est la supériorité matérielle de l'organisation.* C'est aussi la tradition.

Nous autres, gens du vieux continent, nous avons parfois la tentation de considérer que ces deux royautés sont devenues pesantes. Il nous semble que nous les traînons comme un boulet. Il faut rappeler qu'elles ont aussi des ailes.

HUGUES LE ROUX.

ENTREVUE DE SIR WILFRID LAURIER

L'immigration Française

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le compte-rendu d'une entrevue que le correspondant du *Temps* d'Ottawa a eue avec Sir Wilfrid Laurier au moment de son départ de Liverpool pour le Canada.

Ces belles paroles si pratiques, de notre premier ministre, prouvent encore une fois combien sont erronées et malhonnêtes les accusations que la presse nationale et la presse conservatrice font circuler dans la province de Québec, que le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier n'encourage pas l'immigration française vers le Canada.

La presse nationale de Québec, qui pour le moment du moins est belle et bien au service du parti conservateur, mène cette campagne déloyale contre notre Premier Ministre et son gouvernement dans le seul but de chercher à diminuer son grand prestige dans la province de Québec.

Et ces messieurs de la presse nationale de Québec se prétendent les champions de l'idée française au Canada ?

Du *Temps* d'Ottawa

Notre correspondant de France, M. Jacques Péricard, a obtenu à Liverpool, une entrevue de Sir Wilfrid Laurier.

Liverpool, 12 juillet.

C'est aujourd'hui que Sir Wilfrid Laurier prend le bateau l'"Empress of Britain" qui doit le ramener au Canada. J'ai pu m'entretenir quelques instants avec l'illustre homme d'Etat.

—Quelle impression, M. le Premier, remportez-vous de votre voyage en Europe ?

—Ainsi posée, répond Sir Wilfrid, avec un fin sourire, la question est bien complexe. D'une façon générale, cependant, je puis vous dire que je suis enchanté de mon voyage et de ses résultats.

—Croyez-vous que les négociations ouvertes par le Canada près du gouvernement français aboutiront à la conclusion d'un nouveau traité de commerce ?

—Je ne puis vous dire qu'une chose : c'est que je désire ardemment que ces négociations aboutissent. Nos deux pays ont tout à y gagner. Vos vins en particulier n'occupent pas dans notre consommation la place qu'ils méritent. En ce moment de mévente, vous pourriez trouver chez nous un débouché presqu'illimité.

—A votre dernier voyage en France, M. le Premier, vous avez exprimé le regret de n'avoir pas trouvé dans certains milieux une compréhension assez exacte des choses canadiennes.

—Où avez-vous vu cela ? demande Sir Wilfrid avec vivacité.

—Dans une interview de vous, publiée dans un journal de Paris.

—Je n'ai jamais rien exprimé de semblable, soyez-en sûr. Tout ce que j'ai pu dire c'est que l'affection des Canadiens pour la France est tyrannique et qu'elle exige de perpétuels témoignages. Nous nous sentons un peu isolés dans la grande Amérique et nous sommes heureux quand nous voyons vos journaux et vos livres s'occuper de nous. Nous n'étions guère gâtés sous ce rapport, il y a dix ans, avouez-le. Je me plais à constater que de sérieux progrès ont été réalisés il y a quelques années. Certains de vos journaux —l'"Echo de Paris" en est un — commencent à suivre les manifestations de notre activité. Ils accomplissent là une œuvre utile dont la France est appelée à recueillir les premiers fruits. Nous sommes dans l'Amérique du Nord les représentants de la langue, de la littérature et de l'esprit français. Tout le prestige que nous acquérons augmente votre prestige. Qui parlerait français aux Etats-Unis sans les deux millions de Canadiens-Français émigrés qui ont formé là d'indestructibles flots ? Et puisque j'en suis sur ce sujet, je tiens à exprimer encore une fois le regret que trop peu de Français viennent s'établir chez nous. Ils n'ont pas à craindre d'être dépaysés, puisque notre langue, nos moeurs, nos coutumes, sont pareilles aux vôtres. Vos paysans trouveraient chez nous un climat sain, des terres fertiles à la culture et distribuées gratuitement.

L'heure du départ approche, je tiens cependant à poser une question encore :

—Quel est selon vous, M. le Premier, l'avenir réservé à la langue française au Canada ?

Le visage de Sir Wilfrid Laurier devient grave :

—Cet avenir sera ce qu'il plaira à Dieu. J'ai, quant à moi, une indomptable foi dans la vitalité de notre race. Cette vitalité s'est affirmée dans le passé de telle sorte que tout découragement de notre part serait un crime. Unis à nos compatriotes de langue anglaise, sujets loyaux de la Grande-Bretagne, mais libres et jaloux de notre liberté, nous nous efforçons de diriger le Canada vers les destinées grandioses qui lui semblent promises. Les Etats-Unis mieux placés que nous sur les routes océaniques, les premiers à recevoir le sang généreux de l'Europe, ces émigrants dont le travail fait s'élever sur les plaines incultes les moissons et les villes opulentes. Notre tour semble venu. Dans trente ans, notre population se chiffrera par dizaines de millions : un nouveau grand pays jouera sa partie sur l'échiquier du monde. Encore une fois, que les Français ne laissent pas les Allemands, les Italiens, les Slaves s'emparer peu à peu de toutes les plaines à blé, de toutes les forêts, de toutes les chutes d'eau, de toutes les mines du Canada ; qu'ils réclament leur part de cette Terre Promise.

JACQUES PERICARD.

Poursuite

Ceux qui prétendent toujours qu'il est aussi facile de faire de la propagande en France qu'en Angleterre, pour amener les immigrants vers notre pays, liront l'article qui suit avec beaucoup d'intérêt.

C'est vrai qu'il n'y a pas d'individus plus aveugles que ceux qui ne veulent pas voir et de plus sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, mais tout de même nos amis les nationalistes devront admettre, après avoir lu la dépêche suivante que publie le *Petit Journal* de Paris, que le gouvernement canadien rencontre des difficultés plus grandes pour faire de l'immigration en France, qu'il n'en rencontre dans les autres pays.

Du *Canada*.

"La dépêche suivante que publie "le *Petit Journal* de Paris, donne "d'intéressantes informations sur la "répression de tentatives d'émigra-"tion en Amérique et au Canada que "viennent d'opérer les autorités fran-"çaises.

"On pourra se rendre compte ainsi "de la surveillance exercée en France "sur les fauteurs d'émigration :

"Les industriels et les commerçants "de Roubaix et de Tourcoing, ainsi "que la préfecture du Nord, étaient "surpris ces jours derniers de voir "que de nombreux ouvriers appar-"tenant plus particulièrement à l'in-"dustrie textile quittaient le pays "pour aller tenter à Paterson et à "Lawrence, dans le Canada, de pro-"blématiques fortunes.

"Cette émigration était un réel "danger pour les importantes cités "roubaisiennes et tourquennoises qui "voyaient disparaître en même temps "que leurs meilleurs ouvriers le se-"cret de leur industrie. Et ce n'était "pas tout, car le budget départemen-"tal était aussi atteint par les frais "de rapatriement des émigrés trom-"pés dans leurs espérances.

"Emu de cette situation préjudi-"ciable à de si multiples intérêts, le "préfet a informé M. Chouzy, pro-"cureur de la République, qui a aus-"sitôt chargé M. Delalé, juge d'ins-"truction, d'ouvrir une enquête.

"Ce magistrat a facilement soule-"vé le voile entourant le mystérieux "courant d'immigration. Il a decou-"vert que six Roubaisiens et un "Tourcoisien, non munis des autori-"sations nécessaires et stimulés par "d'alléchantes primes, envoyaient "chaque semaine de nombreuses re-"crues en Amérique.

"Des poursuites vont être exercées "contre les coupables qui tombent "sous le coup de la loi du 18 juillet "1860.

"Ceux-ci, dont quelques-uns déjà "*ont été entendus*, prétendent qu'ils "*ne s'occupaient point d'immigration*, "*mais se chargeaient simplement de* "*mettre les futurs émigrants en rela-*"*tions avec une compagnie de navi-*"*gation chargée de leur transport en* "Amérique et qu'ils touchaient pour "cette besogne une somme de 25 fr. "par tête de voyageur.

"Cette affaire est appelée à faire "d'autant plus de bruit à Roubaix et "à Tourcoing, que c'est par milliers "que sont déjà partis les ouvriers de "ces centres industriels et que beau-"coup d'entre eux sont déjà revenus "dans un état lamentable après avoir "perdu toutes leurs illusions."

COIN FEMININ

CHRONIQUE

Il fait chaud !... Si chaud, que vainement je chercherais une autre phrase pour commencer cette chronique !

Il fait chaud ! au point que toutes les idées fondent pendant le trajet de ma tête à ma plume, et que depuis deux heures j'essaie, d'une volonté à demi anéantie par cette chaleur, d'écrire des mots pour noircir quelques pages ! O mes lectrices, qui me lirez dans une chambre fraîche, aux stores baissés, d'un esprit dispos, avec cette humeur charmante et indulgente que donne la sensation délicieuse de la fraîcheur, que je vous envie ! ! Je suis tentée de répéter encore : qu'il fait chaud ! afin que vous jouissiez plus parfaitement de votre sort heureux !

D'ailleurs, tout le dit, le répète : qu'il fait chaud ! Mon coin préféré, une minuscule forêt de saules nains, où je suis venue me réfugier, espérant trouver ombre et idées, a l'air maussade des gens qui étouffent ; pas le plus petit frisson n'agite les minces feuilles pointues et longues comme des langues... de chattes, pas le moindre de ces craquements dont la brise la plus langoureuse fait gémir les vieux troncs ; un silence, le plus silencieux qui soit, sans volettement d'ailes sous les rameaux qui grésillent et jaunissent, sans chanson de source : l'écrasement sous un ciel blanc qui brazille.

Ecrire dans cette étuve, n'est-ce pas un supplice *modern-style* ? Cela semble du moins être l'avis de Darky ! Sa boule noire qui vient de bondir entre les troncs serrés et se roule à mes pieds, est un petit chien qui adore sa maîtresse, avec d'autant plus de ferveur que ça n'est pas péché pour lui, puisque Dieu en créant les chiens, quelques-uns aussi intelligents que bien des gens, a oublié de les animer de son Souffle Divin. Darky, donc, a trouvé, dans sa cervelle canine, qu'une partie avec lui, serait autrement intéressante, pour lui et sa maîtresse. Cher Darky ! qui ne connaît encore de la vie que les caresses, la soupe cuite à point, les bonnes parties dans l'herbe haute et quelques coups de griffe de Menou, une chatte blanche et or, juste suffisants pour lui faire apprécier l'excellent caractère du bon Tit !

Ne bougez plus, monsieur ! la pose est réussie ! vous vous enlevez gentiment sur l'éclaircie, et puisque je n'ai pu réussir votre portrait — une grosse tache noire, avec une plus petite, rose, pour la langue et deux espèces d'étoiles pour les yeux, une horreur, quoi ! — je vais gribouiller quelques lignes au sujet de votre intéressante personne, vous ferez toujours une queue à ma chronique... Chut ! pas la réflexion que vous avez au bout de la langue, nous savons que vous avez de l'esprit !... Il faut être charitable envers tous.

Vous êtes très beau... Ne remuez pas la queue comme cela, je vous donne de l'orgueil, je le sais, hélas ! Votre poil est d'un noir lustré, coquettement frisé au petit fer et si doux à toucher, que je vous caresse souvent, trop souvent, car vous ne me craignez guère, même quand je parle durement : mais, voyez vous, ce qui vous donne tout votre cachet, c'est le jabot blanc qui s'étale, tout à fait Louis XV, sur votre poitrine, il n'y manque que quelques grains de tabac d'Espagne !... Je vous aurais appelé Marquis, si votre " parrain " n'avait préféré Darky.

Vous ne pouvez pas vous souvenir du jour où l'on vous donna à moi, il y a bientôt six mois. Que vous êtes joli ! tout frisé comme mon manchon de mongolie et si petit que vous teniez dans un journal ! Et quand vous avez voulu monter, pour la première fois, l'escalier ! et la première sortie, dans la neige ! quelles pirouettes vous avez faites ! Je glisse sur les défauts du premier âge..

Maintenant, vous êtes un chien sérieux, qui faites le fou souvent, vous êtes fidèle, vous aimez votre maîtresse, vous mettez bien encore les dents dans ses jupes, mais vous vous corrigerez n'est-ce ?... pas trop tôt, parce qu'il nous faudrait vieillir tous deux. Vous êtes... vous vous impatientez !... Une minute !... non ?... quelle langue !... mon papier !... Si je ne veux que ma pauvre chronique ne parte avec le petit vent qui vient de s'élever... tout beau ! ! il faut que je me hâte de signer.

MAGALI.

Conserves de Legumes frais

PROCÉDÉ APPERT

Le procédé Appert pour la conservation des légumes consiste à les faire bouillir en vase clos au bain-marie. On peut conserver par le procédé Appert, pour être mangés en hiver, plusieurs espèces de légumes, dont la saveur diffère à peine de celle qu'ils ont à l'époque où ils sont récoltés.

Les vases dans lesquels se font les conserves sont des boîtes en fer-blanc, ou des bouteilles en verre à large goulot. Dans les ménages, à la campagne surtout, ce sont des bouteilles de la contenance d'un litre ou d'un demi-litre que l'on doit employer, car les boîtes en fer-blanc demandent à être soudées par un ouvrier ferbantier, lorsqu'on y a mis les légumes. Les bouteilles ne demandent qu'une fermeture très hermétique au moyen d'un bouchon de liège de très bonne qualité, fermeture que l'on peut faire soi-même avec un peu d'intelligence et d'adresse. Certains légumes peuvent même être conservés dans des bouteilles ordinaires à goulot un peu large. Lorsque les bouteilles sont pleines, bien bouchées, ficelées avec de la ficelle ou du fil de fer, on les fait cuire au bain-marie pendant un temps plus ou moins long, selon les fruits ou les légumes que l'on veut conserver. Pour éviter la casse dans cette dernière opération, chaque bouteille est placée dans un sac de grosse toile à emballage, puis elles sont toutes mises au bain-marie froid. A cet effet, on les range debout, les unes à côté des autres, dans un chaudron, en les serrant assez pour qu'elles ne puissent remuer ; il faudrait même les presser un peu avec du foin ou de la paille si elles n'étaient pas assez nombreuses ; puis on verse de l'eau dans le chaudron en quantité suffisante pour que toutes les bouteilles y baignent presque jusqu'au haut du goulot. On place le chaudron sur le feu, et lorsqu'elles ont bouilli le temps qui leur est nécessaire, on ne les enlève de l'eau que quand le bain a été retiré du feu et n'est plus que tiède. Quand le bouchon est complètement sec, on le cachette avec de la cire.

On trouve chez les quincailliers du fil de fer tout préparé pour ficeler les bouteilles ; il n'y a plus qu'à le poser.

Les légumes, pour être conservés, doivent être blanchis, et autant que possible avec de l'eau de pluie, de fontaine ou de rivière, avant d'être mis dans les bouteilles, c'est-à-dire qu'on les échaude en les plongeant quelques instants dans l'eau bouillante sans sel ; on les fait égoutter ; et on en remplit alors les bouteilles en les tassant bien. On ajoute un peu d'eau bouillante sans sel, on bouche parfaitement (c'est une condition absolue), avec des bouchons de première qualité On ficelle et on fait cuire au bain-marie plus ou moins longtemps selon les légumes, comme je l'indique ci-dessus.

Au sortir des bouteilles, les légumes s'assaisonnent comme ceux qui viennent d'être recueillis.

(De la *Maison Rustique*).

A MA FENETRE

Ma fenêtre joyeuse, et qui n'est jamais close,
A pour rideau l'épaisse et verte frondaison
D'un rang de peupliers qui ferment l'horizon
Et qu'un ruisseau moiré, plein de soleil, arrose.

Leur âme frémissante où maint rayon se pose
Verse une ombre sereine à ma vieille maison.
Ils bordent mon jardin, où croît l'herbe à foison,
Mais qui rit et m'envoie un vrai parfum de rose.

Les feuilles, le murmure humble du ruisseau d'or,
Et l'insecte et l'oiseau font un doux quatuor
Pour fêter la nourrice adorable, la terre.

Sous le ciel bleu, tout bleu, le joli, joli chant !
J'écoute, et sens en moi, perdu dans ce mystère,
L'impossibilité d'être sombre ou méchant.

Jules Lemaitre.

La fièvre de l'Ouest

On rapporte d'Ontario, que certaines parties des comtés de Grey et de Bruce ont perdu 50% de leur population rurale du fait de l'immigration vers l'Ouest.

Il n'est pas juste d'attribuer cet état de choses à la " fièvre de l'Ouest." Ceux qui ont laissé Ontario l'ont fait dans un but de développement.

Les premiers colons de l'Ouest d'Ontario ont eu beaucoup de durs travaux à faire. Ils ne pouvaient pas alors cultiver autant d'acres qu'un seul homme peut maintenant en entreprendre. Ainsi donc le pays est plus productif tout en demandant moins de labeur.

Plusieurs de nos lecteurs ont peut-être vu ou entendu parler de cette magnifique vallée en Ecosse appelée " The Carse of Stirling." C'était autrefois un marais tourbeux, loué à long bail, par petits lots. De leurs propres mains les habitants arrachèrent la mousse et mirent à découvert le sol fertile. Quand les baux furent finis, les gens furent évincés et les petits lots devinrent de grandes fermes. On peut voir aujourd'hui des églises désertes à des tournants de chemins, au milieu de magnifiques champs de grain, mais l'on y voit très peu de maisons et quelques personnes seulement. Les petites bâtisses sur les lots ont depuis longtemps disparu.

Là, les mêmes procédés économiques qui subsistent dans le moment, dans certaines parties de l'Ontario, étaient en vigueur, mais les circonstances étaient entièrement différentes.

Ces paysans avaient travaillé si longtemps sur leur petite ferme qu'ils y étaient passionnément attachés. Ils en furent tout de même chassés et tout leur travail fut perdu, leurs associations familiales détruites, sans espoir de revoir jamais le tombeau de leurs pères et le berceau de leur enfance.

Plusieurs vinrent s'établir au Canada. Il est tout à fait probable que dans ces mêmes comtés de Grey et de Bruce, il y a des descendants de ceux qui ont fait le " Carse of Stirling," qui, d'un désert firent un jardin.

Ils apportèrent au Canada les habitudes industrieuses que leur dur labeur avait développées, et leur excellent caractère moral et leur piété. Ces choses leur appartenaient en propre. Aucune loi d'économie nécessaire, aucun propriétaire cupide ne pouvaient les leur enlever.

Dans ce pays, eux, ou leurs descendants, reçoivent la pleine valeur de leur labeur, pleins d'espoir, ils s'en vont sur d'autres terres sans être obligés de s'expatrier ou de briser les liens de famille.

Il est agréable de songer que le Canada a, en ces gens, d'excellents colons et qu'en retour il donne aux descendants de ces exilés, des compensations avantageuses au point de vue des dommages à eux causés par l'ancien système de tenure des terres dans les vieux pays.

Le ministère des travaux publics recevra jusqu'à jeudi, 5 septembre 1907, inclusivement, des soumissons pour fournir le charbon nécessaire aux divers écifices publics appartenant au gouvernement fédéral, dans tout le Dominion ; lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots : " Soumissions pour la fourniture du charbon aux édifices publics du gouvernement fédéral dans le Dominion. "

On peut se procurer des imprimés comprenant le devis et les formules de soumission en s'adressant à ce ministère.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à dix pour cent (10 c. p.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissons qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
FRED. GELINAS,
Secrétaire.

Ministère des travaux publics,
Ottawa, 1 août 1907.

N, B.—Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

Le Courrier de l'Ouest

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 22 Aout 1907

NOTRE CONSEIL

Le maire et les échevins d'Edmonton ont profité de l'occasion qui se présentait, c'est-à-dire une élection partielle à faire, pour répondre à plusieurs accusations de mauvaise administration portées contre le conseil, par certains journaux de la ville, et par un employé civique démissionnaire.

Il ressort des explications données à l'assemblée de vendredi soir, que si les échevins et les commissaires n'ont pas réussi à exécuter leurs projets, peut-être un peu trop audacieux, ce n'est pas dû autant à leur mauvaise administration qu'à l'extravagance et à l'imprévoyance de ceux qui les ont précédés.

La crise financière, qui existe aujourd'hui dans tout le Canada, n'avait pas été prévue par les citoyens d'Edmonton. L'année dernière les Edmontoniens en pleine prospérité, croyaient qu'il y en aurait toujours ; suivant eux la prospérité un peu factice devait se continuer, et la question de payer des taxes ne les inquiétait guère, du moment que la fortune continuerait à leur sourire.

Ce ne sont pas les commissaires et les échevins qui ont engagé la ville pour un montant de un million de travaux publics.

Ce sont les citoyens de la ville qui ont voté les *by-laws*, et qui ont autorisé les commissaires et les échevins à aller de l'avant, et à faire les améliorations qu'eux-mêmes désiraient.

Naturellement, la crise étant venue, les citoyens oublient qu'ils ont été les premiers à être extravagants et imprévoyants, et ils font peser toute la responsabilité de l'embarras financier actuel sur les épaules de nos commissaires.

Que les contrats fais par la ville avec les entrepreneurs de travaux publics aient été mal faits, c'est possible, pour le moment nous n'en savons rien. Mais la crise actuelle, suivant nous, n'est pas amenée seulement par une mauvaise administration des affaires, mais surtout par l'extravagance et l'imprévoyance des citoyens de la ville qui ont permis à nos échevins d'engager trop avant notre crédit sans prévenir pour une réaction inévitable, qui s'est produite cette année.

Cependant il n'y pas raison de s'alarmer outre mesure. Nous expérimentons une gêne momentanée, nous ne sommes pas les seuls à faire cette expérience désagréable.

La ville de New-York, New-York la riche elle-même, il y a à peine un mois, plaçait sur le marché monétaire $20,000,000 de ses débentures ; on n'en a acheté que pour $2,000,000.

Il en est des villes comme des individus, une réaction se produit, la gêne passe et s'arrête momentanément au milieu de nous mais avec du courage et un peu d'habileté on surmonte les obstacles, et souvent on sort de la crise plus forts, et surtout plus prévoyants.

Il est cependant des petits détails de coquetterie que la ville ne devrait pas négliger. Elle devrait conserver une apparence d'aisance même dans l'adversité. C'est là un secret de plaire habile qui a sauvé plus d'un individu momentanément embarrassé.

Nous lisions ces jours derniers une affiche au coin des rues Jasper et Mcdougall, qu'il était interdit de faire la pêche ou de chasser sur cette partie de la rue. Celui qui a placé cette affiche a sans doute voulu rappeler à la ville le conseil ci dessus mentionné.

Cette rue par où tous les étrangers doivent passer pour arriver chez nous était vraiment une disgrâce pour la ville.

On nous répondra probablement que cette rue doit être pavée bientôt. Ce n'est pas une raison pour l'avoir laissée dans l'état où elle se trouve depuis un mois. Ce sont là des économies de bouts de chandelles. Du reste nous n'aurions pas été surpris si la ville avait été appelée à payer des dommages considérables qui auraient surpassé de beaucoup les frais qu'aurait pu entraîner une réparation temporaire.

L'ECHEVINAT

M. Ross Pa mer n'étant plus candidat pour l'élection municipale qui aura lieu lundi, la lutte se fera entre messieurs Manuel et Blayney.

Dans les élections municipales comme en politique, nous suivons, au COURRIER DE L'OUEST, la même ligne de conduite. Nous conseillons à nos lecteurs de ne pas se laisser influencer par des considérations d'intérêts absolument locaux. Nous ne devrions pas faire de la politique de clocher, pas plus aux élections municipales qu'en politique provinciale ou fédérale. Ce serait une grave erreur, suivant nous, de voter pour un tel, parce qu'il habite la partie est ou la partie ouest de la ville. Envoyons au conseil des citoyens aux vues larges, des hommes d'affaires, qui auront à cœur, non pas de protéger ou de favoriser une classe plus qu'une autre, un quartier de la ville plus qu'un autre, mais de travailler au progrès général de la ville, et de tous ses concitoyens également.

Après avoir entendu M. Blayney à l'assemblée de vendredi dernier, nous avons raison de croire qu'il n'offre pas aux citoyens d'Edmonton cette générosité de caractère, et cette largeur de vues que nous aimerions à trouver chez nos hommes publics.

Il profite de l'embarras financier dans lequel se trouve la ville dans le moment, sans tenir compte des circonstances qui l'ont amené, pour condamner, à la légère, toute l'administration actuelle du conseil.

Qu'il y ait eu des fautes commises au conseil depuis le mois de décembre dernier, c'est possible ! Mais si ces fautes étaient de nature grave, pourquoi M. Blayney, qui était un des fonctionnaires responsables dans un des départements les plus importants à la ville, n'a-t-il pas averti les commissaires ?

Les vertus civiques qui l'animent, n'ont pas dû lui venir comme ça tout à coup. Cette compétence de l'administration des affaires municipales qu'il se découvre aujourd'hui devait déjà percer durant son stage à la municipalité. Eh bien, si durant toute l'année dernière, M. Blayney s'est rendu compte, comme il l'avoue lui-même, que l'administration des affaires au conseil était mauvaise et désastreuse, il ne devait pas attendre qu'une vacance à l'échevinat se présente pour l'avouer.

De deux choses l'une, ou M. Blayney n'a pas fait son devoir comme employé civique, ou il n'est pas sincère comme candidat à l'échevinat !

Ces considérations sont plus que suffisantes pour nous justifier d'engager nos lecteurs à appuyer la candidature de M. Manuel.

M. Manuel est un de nos hommes d'affaires en vue d'Edmonton. Il s'est créé ici une position enviable dans le commerce, c'est déjà là une garantie de son utilité au conseil.

Monsieur Borden

Mr R. L. Borden a laissé Ottawa le 13 août, pour Halifax où il commencera une tournée d'assemblées politiques qui se terminera sur la Côte du Pacifique, à Victoria. Cette tournée durera probablement deux mois.

Nous aurons sans doute la visite de l'Hon. chef de l'opposition à Edmonton où il est déjà venu en 1904.

A cette époque Mr. Borden n'avait pas soulevé l'enthousiasme ni convaincu nos concitoyens, mais il avait certainement laissé, ici, la réputation d'un parfait gentilhomme.

On annonce qu'il adressera la parole à Québec le 29 août.

Le chef de l'opposition sera accompagné de Messieurs Whitney, McBride et Rhéaume, deux premiers ministres et un ministre dans les gouvernements provinciaux.

Mr Borden se rappelle sans doute le grand succès remporté par Sir Wilfrid Laurier en 1896, lorsqu'il fit sa grande tournée politique dans tout le Canada, accompagné de Mr Fielding, Sir Henry Joly, Sir Oliver Mowart, et de M. Blair.

Seulement le chef de l'oppposition ne devra pas oublier que les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas !

Canadiens-Francais

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur un article que nous publions et intitulé " Canadiens-Français " de M. Hugues Leroux.

M. Hugues Leroux connaît très bien le Canada, il y a vécu, et les remarques élogieuses pour nos compatriotes qu'il publie dans le *Petit Marseillais* lui donnent certainement droit à toute notre reconnaissance.

Si nos amis les nationalistes de la province de Québec, étaient présents à nos réunions de la Saint-Jean-Baptiste et à nos nombreuses fêtes de familles dans l'Ouest, ils se convaincraient que les Canadiens-Français de l'Alberta et de la Saskatchewan n'ont pas dégénéré et que les remarques de M. Hugues Leroux peuvent aussi bien s'appliquer à nous qu'aux habitants de la province de Québec.

Qu'on sache bien au *Pionnier* que pas un des Canadiens-Français de l'Ouest qui viennent de la province de Québec ne mérite la saleté que son éditeur a bien voulu nous décocher dans son numéro du 30 juillet, que " c'est un bien sale oiseau celui qui salit son propre nid ".

Nous nous proposons dans un prochain numéro de relever cette insinuation honteuse et malveillante de notre confrère du *Pionnier* du Nominingue.

Vous avez peut-être du talent, mais vous n'avez jamais édifié, vous êtes un destructeur. Rien ne prouve encore que vous ne continuerez pas cette œuvre. Voilà pourquoi vos compatriotes n'auront pas confiance en vous et ne vous prendront pas au sérieux !

Les Immigrants en Bonne Sante

Le Dr Bryce, l'inspecteur médical en chef du département de l'immigration, affirme que les immigrants, qui arrivent au Canada cette année, sont au point de vue de la santé dans de bien meilleures conditions qu'autref is. Ceci est dû à la loi d'immigration sévère passée il y a quelques années par le parlement, et à la manière ferme avec laquelle cette loi est mise en vigueur.

Les compagnies de transport, sachant qu'elles auraient à prendre soin des immigrants malades, et à les déporter s'ils les laissaient s'embarquer sur leurs paquebots, exercent la plus grande vigilance aux ports de mer anglais et sur le continent. Elles refusent leurs billets de transport à toutes personnes qui courraient le risque d'être rejetées à leur arrivée au Canada.

Il y a quelques années, il y avait continuellement sous traitement plusieurs centaines d'immigrants à la quarantaine de Québec. Aujourd'hui bien que l'immigration vers le Canada, soit beaucoup plus considérable, nous ne trouvons que soixante malades au même hôpital.

Personne ne peut nier la compétence du Dr Bryce en matière d'immigration, et ne pas accepter comme exact le rapport qu'il vient de faire au public.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler au public combien irréfléchies et erronées étaient les assertions de M. Bourassa et de M. Lavergne à Montmagny et ailleurs quand ils affirmaient que le département de l'Intérieur laissait entrer au Canada par centaines des fous, des tuberculeux et des avariés.

Encore une fois les immigrants malades qui, par accident, sont arrivés au pays, en vertu d'une loi passée par le gouvernement fédéral, sont déportés aussitôt que leur état le permet.

C'est avec des arguments de cette fausseté que les députés de Labelle et de Montmagny se proposent de faire une lutte déloyale au gouvernement de Sir Wilfrid Laurier dans la province de Québec.

Nous sommes libéraux, disent-ils aux Canadiens-Français de Québec, nous reconnaissons de grandes qualités à Laurier, mais nous vous affirmons qu'il est en train de livrer votre pays à une influence étrangère, à des gens avariés, et surtout qu'il favorise à votre détriment une immigration d'origine anglaise.

Quelle perfide accusation, de la part de Bourassa et Lavergne !

Cette petite campagne malhonnête et déloyale est une campagne préméditée.

Ces deux jeunes députés désappointés, qui se prétendent toujours de vrais libéraux, n'ont trouvé rien de mieux à faire durant la dernière année que d'ourdir cette trahison, en compagnie du sénateur Landry et alias.

Le grand prestige de Laurier leur a donné le vertige à ces deux jeunes ambitieux, et ils ont cru pouvoir détruire ce prestige dans la population de la province de Québec.

" Eureka " se sont-ils écriés un jour qu'ils déjeunaient avec ce brave sénateur Landry.

"Les Français, pour des raisons généralement connues, c'est vrai, n'émigrent pas en aussi grand nombre que les autres nationalités.

N'importe nous allons accuser Sir Wilfrid Laurier, le premier ministre du Canada, un Canadien-Français, de trahir ses compatriotes d'origine française, d'être la cause volontaire de cette faible immigration venant de la France et de la Belgique. "

La politique financière du gouvernement Laurier est inattaquable. Le service des Douanes et le service des Postes accusent des augmentations considérables de revenus chaque année. Les rapports commerciaux avec les autres pays deviennent de plus en plus étendus, la politique des chemins de fer du gouvernement Laurier a inauguré au Canada une ère de progrès sans précédent.

Le parti conservateur, ne sachant pas où trouver un point faible dans l'administration publique du gouvernement Laurier, a chargé le sénateur Landry et les deux jeunes déserteurs du camp libéral, de détruire le prestige de Sir Wilfrid, et de son gouvernement dans la province de Québec, en faisant appel aux préjugés de race et de religion.

Messieurs vous avez essayé de ces moyens en 1896 et vous devriez vous rappeler quel en a été le résultat.

Vous n'arriverez pas à fausser l'opinion publique dans la province de Québec. Les Canadiens-Français ont confiance dans la sincérité et la grande loyauté de Sir Wilfrid envers ses concitoyens.

Ils ne songeront même pas, ces hon nêtes Canadiens Français de votre province, à faire une comparaison entre vous M. Bourassa et ce grand Canadien, Laurier, qu'ils aiment et qu'ils admirent.

M. C. Ross Palmer se retire

M. C. Ross Palmer, de la société Gouin, Palmer & McIntyre, qui avait été nommé candidat à l'élection partielle municipale de lundi prochain s'est retiré des rangs.

Il se peut toutefois, que M. Palmer se présente aux élections générales en décembre prochain.

La lutte se fera maintenant entre MM. J. D. Blayney et George M. Manuel.

Le premier aura certainement une grande partie du vote de la partie est tandis que M. Manuel sera soutenu par la partie ouest.

On s'attend à une élection bien contestée.

Hémorroides guérie par un nouveau traitement

Si vous souffrez des des hémorroïdes, envoyez-moi votre adresse et je vous dirai comment vous guérir vous même, chez vous. Je vous enverrai aussi un peu de remèdes pour que vous fassiez l'essai de mon traitement. Soulagement immédiat et guérison permanente garantis. N'envoyez pas d'argent, mais parlez de cet offre à vos amis et écrivez aujourd'hui à Mme H. SUMMERS, Boite B.P. 47, Windsor, Ont.

Sir Charles H. Tupper

Il est sérieusement question de la rentrée de Sir Charles Hibbert Tupper dans l'arène politique. A une assemblée qui eût lieu à la Nouvelle-Ecosse il y a quelques jours, Sir Charles lui-même a laissé comprendre à ses anciens pays de la Nouvelle-Ecosse qu'il deviendrait probablement un des lieutenants les plus actifs de M. R. L. Borden, le chef du parti conservateur, durant la prochaine campagne électorale.

Si Sir Charles Hibbert met son projet à exécution il se présentera probablement à Pictou, comté actuellement représenté aux Communes par M. McDonald.

Il était rumeur il y a quelque temps que Sir Wilfrid Laurier devait appeler M. McDonald à faire partie de son cabinet. Si le jeune député de Pictou devient ministre, ses constituants trouveront sans doute une raison de plus pour ne pas lui retirer leur confiance.

Pour les Cultivateurs

AVICULTURE

Première Mue des Poussins

" Il est impossible de fixer d'une manière absolue le moment où les poussins devenus petits poulets doivent abandonner l'éleveuse.

Cela dépend de leur naissance et de la facilité avec laquelle ils supporteront la première mue, période tout à fait critique en hiver, et difficile en toutes saisons.

Parfois, lorsque les oiseaux sont robustes, bien nourris et intelligemment élevés, la mue se passe sans que l'éleveur s'en aperçoive presque ; mais, le plus souvent, les élèves fatigués languissent, font le gros dos, portent la hotte (terme d'aviculteur, pour exprimer l'attitude particulière d'un poussin malade), boudent, ne mangent pas, sont pour l'éleveur un sujet d'inquiétude et d'hésitation.

Que faire ?

Aider à la formation de la plume, en fournissant aux poussins les éléments qui la composent (azote, carbone soufre, silicate de potasse et de chaux.)

Toutes ces substances se trouvent dans l'une ou l'autre des matières qui servent ordinairement à l'alimentation des poussins ; c'est généralement sur l'azote et la chaux qu'il faut forcer la dose au moment de la crise de la mue.

La viande crue ou cuite, hachée, les insectes et vermisseaux vivants, les œufs battus en omelette ou durcis, les larves ou œufs de fourmis ; l'avoine cuite en grains, les lentilles cuites, le pain émietté, le blé cru, le millet ; les épinards, la chicorée sauvage, (pissenlit) , l'oignon, l'ortie, le cresson ; voilà les meilleurs aliments supplémentaires à distribuer aux poussins en mue. Mêler en outre à la pâtée habituelle, farine d'avoine et d'orge ou de maïs, faite au lait, si possible, une assez forte proportion de coquilles d'huîtres, très finement pulvérisées. Ceci pour donner de la chaux.

Boisson : eau contenant un peu de vin ou de cidre, ou de café.

La longueur du temps que demande la poussée des plumes, n'est pas la même dans toutes les races. Chez les unes, le duvet est remplacé insensiblement par les plumes au fur et à mesure qu'il tombe ; chez les autres, il disparaît d'abord tout entier, laissant le poussin tout à fait nu, pareil à un poulet prêt à mettre à la broche. Ce fait se produit d'autant pıus, que la mue se fait mal. Il faut toujours essayer d'éviter cet inconvénient, au moins quant à sa durée. Il est facile de comprendre qu'un oiseau dénudé est sensible au froid, à toutes saisons de mal se po ter.

Certaines races perdent leur premier duvet de très bonne heure, dès le cinquième ou le sixième jour ; d'autres, au contraire, ne prennent la queue et les ailes que fort tard, dans un laps de temps assez variable.

C'est seulement lorsque cette queue et ces ailes sont développées qu 'il faut songer à donner aux jeuness poulets, plus encore d'espace, plus encore d'exercice, et les ôter de l'éleveuse.

Ce passage peut avoir lieu entre le douzième et le vingtième jour environ.

Les poussins n'ont plus besoin d'une mère artificielle, ils dégagent par eux-mêmes assez de calorique pour se tenir chaud la nuit. Le jour, ils ont assez de forces pour se passer de l'éleveuse protectrice.

Il leur faut un poulailler, mais un poulailler à leur taille, et pour eux seuls.

Ce serait une faute de les laisser librement se mêler aux volailles adultes, plus habiles, plus fortes qu'eux ; ils seraient, sans aucun doute, battus et même tués.

Le premier poulailler est une sorte de boîte 4 pieds de long, 2 1-2 pieds de large, 1 1-2 pied de haut, et suffit pour coucher cinquante poussins à cet âge.

La partie de devant est grillagée pour laisser passer largement l'air. La boîte n'a pas de fond, elle repose sur le sol même, recouvert d'une litière assez épaisse de paille brisée. Sur l'un des côtés est une porte à glissière.

Le couvercle est un cadre tendu avec une forte toile. Cet appareil se place où l'on veut : dans une écurie où les poussins sont fort bien, dans le grand poulailler où ils bénéficient de la chaleur donnée par leurs camarades, dehors même, au jardin, dans un pré, par les fortes chaleurs de l'été.

En ce cas, il faut recouvrir le cadre entoilé d'un toit de bois ou de zinc en forme de V renversé, afin d'éviter les averses.

A l'intérieur, pas de perchoirs. Ce n'est pas que les poulets ne sauraient s'en servir. Au contraire, dès qu'ils ont des ailes, ils ont l'envie de sauter, voleter, se percher le plus haut qu'ils peuvent. Mais l'usage prématuré du perchoir est mauvais pour la bonne conformation du poulet. Bien des bréchets tordus, des dos bossus, n'ont pas d'autres origines.

Qu'on ne fasse pas ici un rapprochement avec la nature qu'on ne dise pas que les oiseaux sauvages se perchent dès qu'ils savent voler, sur des branches rondes, et ne s'en portent pas plus mal.

S'il est indispensable de copier la nature lorsqu'il s'agit d'incubation, parce qu'il est impossible de modifier ses lois, de faire éclore des œufs de poules à un degré moindre de 102 2-10 F° et en moins de 20 à 21 jours par exemple, il n'en est pas du tout de même en élevage.

L'incubation donne, il est vrai, des poussins aussi nombreux que ceux couvés par une poule, puisqu'on n'a rien changé ni à la composition de l'œuf, ni aux conditions de son développement ; mais l'éleveur ne les nourrit pas du tout comme le ferait la poule laissée libre à l'état sauvage. Que l'on songe à l'incroyable diversité de grains, d'insectes, de verdures distribués par la mère à ses petits en un jour ! que l'on réfléchisse à l'impossibilité absolue où se trouve l'éleveur d'en faire autant. Comment réunir en grande quantité les mille éléments divers que récolte la poule pour nourrir ses poussins ?

Cette alimentation extrêmement variée jointe à la méthode d'exercice forcée qu'elle comporte, donne aux oiseaux sauvages une vigueur inconnue de nos oiseaux domestiques : les muscles sont plus développés.

Et puis les faibles infailliblement succombent.

Au lieu qu'en aviculture industrielle, il s'agit de produire, vite et bien, de bons poulets ; donc, éviter tout accident susceptible d'arrêter le développement.

Il vaut mieux construire deux boîtes de même dimension pour loger cent poussins que de les réunir dans une seule boîte grande du double. Le véritable écueil de l'élevage est l'entassement.

Dès que les poussins ont froid, ou sommeil, ou peur, ou seulement dès qu'ils sont transportés d'un endroit familier dans un endroit inconnu, ils se serrent les uns contre les autres. La boîte aura beau être grande, ils s'entasseront dans un angle, se pressant, s'étouffant.

Le seul moyen d'éviter des pertes qui résultent de cette funeste manie est de n'enfermer ensemble qu'un nombre assez restreint pour qu'il leur soit impossible de se tasser dangereusement.

Il ne faut pas non plus qu'ils soient trop peu nombreux, car, alors ils ne dégageraient pas assez de chaleur et souffriraient de froid. Proportionnez la grandeur de la boîte au nombre de poussins.— V. Fortier.

Conserves de Tomates Vertes

Prenez un quart de minot de tomates vertes et six citrons avec la peau. Coupez en tranches, en retirant les graines. Ajoutez 6 livres de sucre et faites bouillir jusqu'à ce que le tout forme un sirop transparent et épais.

On peut y ajouter suivant les goûts un peu de racine de gingembre.

HYGIENE

L'AIR

L'air que nous respirons est formé de deux parties principales : l'oxygène et l'azote. L'air est absolument nécessaire à la vie. C'est l'oxygène de l'air que nous respirons qui vivifie, purifie notre sang et qui est un des principaux facteurs de notre chaleur corporelle.

L'air contient aussi de la vapeur d'eau. Cette vapeur d'eau joue un grand rôle dans l'atmosphère. Elle absorbe et tempère la chaleur du soleil durant le jour, et, durant la nuit, elle rend cette chaleur qu'elle a emmagasinée. C'est donc un régulateur de la chaleur, c'est une couche protectrice qui nous rafraîchit le jour et réchauffe la nuit.

La vapeur d'eau contribue à adoucir la trop grande aridité de l'atmosphère et protège ainsi nos voies respiratoires contre les dangers de l'air trop sec. La vapeur d'eau de l'atmosphère n'existe pas en quantité assez considérable pour être sensible à nos sens. Il arrive cependant que ces vapeurs s'accumulent en certains endroits, forment une couche humide que nous sentons et que nous touchons.

Il y a alors de l'humidité dans l'air, et cette trop grande abondance de vapeurs d'eau gêne notre respiration et nous prédispose aux rhumes et aux congestions.

L'air qui nous entoure est composé principalement d'oxygène, d'azote et d'une certaine proportion de vapeurs d'eau. C'est de l'air pur. Cet air pur est malheureusement et trop souvent altéré et vicié par une foule de causes : la décomposition des matières organiques de toutes sortes, végétales ou animales, les fumées des usines, l'acide carbonique de la respiration de plusieurs personnes réunies dans une même chambre, l'humidité et l'absence trop prolongée de lumière solaire, etc.

Cet air ainsi vicié est très dangereux à respirer. Des personnes robustes sont mortes pour avoir séjourné quelques instants dans une atmosphère saturée de gaz délétères, d'acide carbonique, etc.

Il arrive rarement que l'air du dehors soit assez profondément altéré pour être sérieusement nuisible à la santé. C'est à l'intérieur de nos maisons que ce danger peut exister. Il existe en effet et l'on semble n'y prêter aucune attention. Elles sont nombreuses et constantes les causes de l'altération de l'air à l'intérieur d'une maison bien close et habitée par plusieurs personnes : les poussières, les déchets de toute nature, les émanations qui se dégagent de notre corps, l'acine carbonique de la respiration sont les plus fréquentes.

L'air altéré par ces matières est un véritable poison que l'on ne doit pas respirer.

On obviera à ce danger par l'aération et la ventilation.

En été, la ventilation est très facile à faire, on n'a qu'à laisser ouvertes portes et fenêtres.

Dans les saisons humides et froides, cette ventilation se fera par le foyer de la cheminée, par le poèle et par des ouvertures pratiquées aux montants des fenêtres. Dans les édifices publics, églises, écoles, l'aération est une prescription absolument impérative. La ventilation se fera au moyen de grands ventilateurs placés à différents endroits de l'édifice.

Il est des circonstances qui nécessitent l'emploi de compositions particulières pour assainir une habitation, une chambre, une cave, etc. Ces prescriptions sanitaires sont urgentes après une maladie contagieuse ou infectieuse ; avant d'habiter une maison qui a été fermée trop longtemps, etc.

Les principaux désinfectants sont la chaux, le soufre, la formaline, etc. Le soufre, en brûlant, dégage une fumée âcre et brûlante qui est l'acide sulfureux. Cette fumée est un puissant désinfectant. Les plus précieux de ces différents désinfectants est la formaline. On devrait s'en servir dans tous les cas où une sérieuse désinfection est nécessaire.

On vaporise une solution de 4 pour cent de formaline dans une chambre bien fermée. On place cette solution dans en vase plat et l'on fait bouillir durant deux heures sur une lampe à pétrole. On aura soin d'exposer dans la chambre tous les objets que l'on veut désinfecter. On n'habitera cette chambre qu'après l'avoir bien aérée.

Pour protéger le linge, les fourrures, les garde-robes contre les petits insectes, mites, etc., on emploira des petites boules de naphtaline. Ces petites boules se vendent très bon marché et se conservent très longtemps.

La chaleur et la lumière du soleil sont les désinfectants qui assainissent et qui purifient tout. Laissez-les donc circuler librement dans vos maisons.

" Là ou règne le soleil n'entre pas le médecin. " — Dr J. G. Paradis, Montmagny.

Pour détruire les puces des chiens. — On peut faire usage de poudre de pyrèthre ou poudre de graine de staphisaire. Introduire par friction des doigts dans le fond des poils, sur la peau, un peu d'huile ordinaire ou de l'huile de laurier dans laquelle on a mélangé une petite quantité de tabac en poudre. Laisser ce mélange pendant douze heures ; puis, après ce temps, faire prendre un bain à l'animal ; on le savonne bien et le rince à grande eau. Il faut aussi détruire tous les nids où se logent les puces dans l'intérieur des niches à chiens. Verser à plusieurs reprises de l'eau bouillante sur toutes les parties du sol, sur les planches, dans les fissures, etc. Si ce nettoyage est bien fait, les puces sont détruites, ainsi que toutes les larves.

Pour empêcher la rouille des ressorts de voiture. — Démonter les ressorts de la voiture. Si un nettoyage au papier de verre n'est pas suffisant, on pourra se servir d'une vieille lime. Quand les ressorts sont complètement débarrassés de la rouille, les faire sécher au soleil ou près du feu et appliquer ensuite une couche de peinture au graphite. Laisser sécher cette première couche et pendant ce temps faire un mélange de suif de bœuf et de suif de mouton. Lorsque la peinture au graphite est bien sèche, passer une seconde couche avec le mélange de suif. Ce travail terminé, les ressorts peuvent être remis en place sans craindre de voir de la rouille s'y former de nouveau.

Taches de transpiration. — Pour faire disparaître les taches de transpiration sur les tissus de laine blanche, les tremper pendant 12 heures dans un récipient contenant de l'eau rendue ammoniacale par addition d'alcali volatil. Avoir soin de bien couvrir le vase pour empêcher les vapeurs de s'en échapper. Rincer ensuite à l'eau chaude. Certaines couleurs ne sont pas attaquées par l'ammoniaque. Le procédé peut être employé. Il faut essayer avant sur un petit morceau de tissu.

Passage à la chaux. — Il est assez fréquent de voir des taches rougeâtres apparaître sur les murs passés à la chaux. Cela provient du fer qui se trouvait dans les pierres, ou bien dans les briques. Si l'on veut éviter ces taches, il faut, avant de poser la chaux, enduire le mur avec du silicate de soude dilué de quatre fois son poids en eau. Lorsque cette couche est complètement sèche, on peut sans crainte passer le mur à la chaux. Faire usage de chaux vive. La paroi est très propre et tous les germes qu'elle pouvait supporter sont détruits.

Dans un seau, mettre de la chaux vive avec suffisamment d'eau pour l'éteindre, c'est-à-dire la faire bouillir en s'échauffant. Aussitôt on mélange à nouveau de l'eau pour obtenir un lait assez épais, facile à étendre sur les murs.

Nous avons encore besoin de publicité

M. Hebden, gérant général de la Banque des Marchands, qui arrive d'Angleterre, raconte qu'il est entré dans un bureau des Postes et Télégraphes à Liverpool et y a écrit un câblogramme adressé à " Montréal. " L'employé lui a demandé gravement " dans quel état se trouvait Montréal."

Evidemment, il y a encore de la publicité à faire pour le Canada, et la prétention de l'opposition, à la dernière session, que le Canada était aujourd hui assez connu pour se passer de publicité, est démentie par les faits.



Le Bachelier de Nimes

C'ETAIT en 1847—j'avais mes beaux dix-sept ans et venais de terminer mes études au lycée d'Avignon.

Or donc, mon père me dit :

— Eh bien ! maintenant, puisque c'est, parait-il, la mode il te faut aller, mon gars, passer ton baccalauréat.

Et je me préparai à partir pour Nimes, où, à cette époque, l'on faisait les bacheliers. Ma mère me plia deux chemises repassées, avec mon habit des dimanches, dans un grand mouchoir à carreaux bien proprement épinglé aux quatre coins ; mon père me donna, dans un petit sac de toile, cinquante écus de cinq francs en me disant :

— Et surtout, veille à ne pas les perdre !

Et du mas paternel, je partis pour la grand'ville de Nimes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille et la badine à la main.

En arrivant à Nîmes, me voilà au beau milieu d'une fourmilière d'écoliers qui venaient comme moi pour passer leur baccalauréat. La plupart étaient accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles madames, les poches pleines de recommendations : Celui-ci avait une lettre pour monsieur le recteur, celui-là pour l'inspecteur, ce troisième pour le préfet ; cet autre pour le grand-vicaire, et tous dressaient la tête et faisaient claquer leur talon avec un petit air de dire :

— Nous sommes sûrs de notre affaire !

Moi, pauvre enfant des mas, je n'étais pas plus gros qu'un pois, car je ne connaissais personne et tout mon recours, pecaïre ! était de dire " in petto " quelques " pater " à saint Benoît. patron de Nîmes, afin qu'il voulut bien mettre au cœur des examinateurs quelqu'indulgence pour moi.

On nous enferma à la mairie, dans une salle nue comme la main ; un vieux professeur nous dicta en parlant du nez, une version latine, puis il nous dit, en se fourrant une pincée de tabac dans les narines :

— Messieurs, vous avez une heure pour traduire en latin le texte que je viens de vous dicter. Maintenant, débrouillez-vous.

Et alors, fiévreusement, nous nous mîmes à l'œuvre ; à coups de dictionnaires, nous épluchâmes le " papafard " latin ; puis, quand sonna l'heure, notre vieux priseur ramassa les versions d'un chacun et nous renvoya en disant :

— A demain !

Ce fut la première épreuve.

Messieurs les écoliers se répandirent par la ville : et me voilà tout seul avec mon paquet sous le bras et ma badine à la main sur le pavé de Nimes.

— Maintenant, pensais-je, il faut se loger.

Et je me mis en quête d'une auberge convenable. Et comme j'avais le temps, je fis peut-être dix fois, en guignant les enseignes, le tour de la ville de Nimes. Mais tous ces beaux hôtels, avec leur grand galapiat de valets en habit noir, qui, à cinquante pas, avaient l'air de me toiser dédaigneusement, ma foi, ces beaux hôtels ne m'allaient guère. Nous, les enfants des mas, il nous faut des gens comme nous ; et les salamalecs, les façons de la haute et tout ces alleluias, à la fin nous répugnent.

Comme je traversais un faubourg, tout à coup j'avise une banderolle avec ces mots : " Au Petit Saint-Jean ". Ce " Petit Saint-Jean " me remplit d'aise. Il me sembla que j'étais en pays de connaissance ; saint Jean n'est-il pas un saint de chez nous : saint Jean amène la moisson, nous avons les feux de la St-Jean, l'herbe de Saint Jean... et j'entrai au " Petit saint Jean."

Je ne m'étais pas trompé. Dans la cour de l'auberge, il y avait des charrettes couvertes de bâches, des jardinières attelées et dans un coin, tout un groupe de filles de Provence qui jacassaient et qui riaient.

Je pénétrai dans le cabaret et m'assis à une table.

La salle était déjà pleine, et pleine de jardiniers : des jardiniers de Saint-Rémi, de Château-Renard, de Barbentane, qui se connaissaient tous entre eux, car ils venaient tous au marché chaque semaine : Et de quoi parlait-on ? Rien que de légumes !

— Ohé ! Benoît, combien as-tu vendu tes aubergines ?

— Oh ! je n'ai pas réussi, camarade ; il y en avait trop, il a fallu les laisser pour rien.

— Qu'est-ce qu'on dit des graines de poireaux ?

— Il parait qu'elles se vendront. On parle d'une guerre prochaine et l'on a voulu m'assurer qu'on en ferait de la poudre.

— Et les haricots ?

— Ils font du bruit.

— Et les oignons ?

— Ils dressent la tête.

— Et les potirons ?

— Il faudra les donner aux cochons.

— Et les melons... les carottes... les céleris... les pommes de terres...

Une heure durant on n'entendit parler que jardinage.

Moi, je nettoyai mon assiette et ne soufflai mot. Pourtant, quand ils eurent épuisé ce sujet de conversation, un d'eux qui se trouvait en face de moi me demanda :

— Et vous, jeune homme, si je ne suis pas trop curieux, est-ce que vous êtes jardinier ? Vous n'avez pas l'air de la partie !...

— Moi, non ! répondis-je timidement je suis venu à Nimes pour être reçu bachelier.

— Bachelier ! batelier ! fit-on à la ronde... Qu'est-ce qu'il chante ?

— Hé ! opina l'un d'eux, je crois qu'il a dit batelier ; il doit venir pour passer le bac à traille... Pourtant il n'y a point de Rhône à Nîmes.

— Ah ! ouat ! Tu as mal compris, affirma un autre ; tu ne vois pas que c'est un conscrit ! qu'il va s'engager dans une batterie. En provençal : batarié.

Je me mis à rire, et prenant la parole, j'expliquai de mon mieux ce que c'était qu'un bachelier.

— Quand nous sortons des écoles, leur expliquai-je, où nos maîtres nous ont appris... tout : le français, le latin, le grec, l'histoire, la rhétorique, les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie... que sais-je, moi ? tout ce que vous pouvez vous imaginer, alors, on nous fait venir à Nîmes où de gros savants nous font subir un examen...

— Ah ! bon ! C'est comme lorsque nous autres nous allions à la doctrine et que l'on demandait : " Etes-vous chrétien ?... "

— Précisément. Là, ces gros savants nous interrogent sur tous les mystères qui sont inscrits dans les livres, et si nous répondons bien, nous sommes reçus " bacheliers ". Grâce à ce titre, nous pouvons devenir notaires, médecins, avocats, ingénieurs, juges, sous-préfets, tout ce que l'on veut.

Et si vous répondez mal ?

— On vous renvoie au banc des ânes... Aujourd'hui. on a procédé au premier tri ; mais c'est demain qu'on nous passera au tamis fin.

— Coquin de sort ! cria la tablée tout entière, nous voudrions bien voir cela ! Et qu'est-ce qu'on vous demandera... voyons un peu, pour voir ?...

— Eh bien ! on nous demandera, je veux admettre, la date de toutes les batailles du monde, depuis que les gens se battent : batailles des Juifs, des Romains, des Sarazins, des Allemands, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Hongrois et des Polonais... Et non seulement les batailles, mais encore les noms des généraux qui y ont pris part ; les noms des rois, des reines, de leurs ministres, de leurs enfants, et même de leurs bâtards !...,

— Tonnerre de nom de nom ! Seulement, à quoi cela sert-il de vous faire rabâcher tout ce qui s'est passé du temps ou saint Joseph était jeune homme ? C'est tout de même incroyable que des savants comme ça soient si badauds ? On voit bien qu'il n'ont rien à faire ! S'il leur fallait comme nous, manier la bêche du matin au soir, ils s'occuperaient un peu moins des Sarazins et et des bâtards du roi Hérode !... Enfin, continuez, mon garçon !

Je continuai :

— Non seulement on nous demande le nom de tous les rois, mais encore celui de tous les pays, de toutes les contrées, de toutes les rivières de toutes les montagnes et de tout ce qu'il y a sous l'œil du soleil... Et en parlant des rivières, il faut dire où elles prennent leur source et où elles vont se noyer dans la mer.

— Pardon, si je vous interromps, fit Remontrant, un jardinier de Château-Renard, qui parlait de la gorge,—est-ce qu'on vous demande d'où sort la fontaine de Vaucluse ? En voilà une rivière ! On prétend qu'elle a sept branches, toutes les sept navigables. On m'a souvent conté qu'un jour un berger, dans le trou d'où elle sort, laissa tomber un bâton et qu'on ne le retrouva qu'à sept lieues de là, dans un ruisselet de Saint-Rémi. Est-ce vrai ?

— Ma foi, c'est bien possible... Mais tout cela n'est rien : on nous demande encore d'où vient la rosée, la pluie, la grêle, le tonnerre...

— Pardon ! interrompit Remontrant j'ai toujours ouï dire que le tonnerre était un grand chaudron... Est-cela ?

— Mon Dieu, cela dépend ! répliquai-je. Il faut savoir aussi d'ou vient le vent et quelle est sa vitesse, à l'heure, à la minute, à la seconde...

— Que je vous coupe, jeune homme, fit de nouveau Remontrant. Alors, vous devez savoir d'où sort la bise ? On prétend chez nous, que c'est d'un creux de rocher et que si, une bonne fois, on bouchait le trou, il ne soufflerait plus, le sacré mange-boue ! Cela serait une belle invention !

—Le gouvernement ne veut pas, objecta un jardinier de Barbentane : sans le mistral, la Provence serait le jardin de France. Alors qui oserait se comparer à nous ? Nous serions trop riches.

Je repris :

—On nous interroge sur toutes les espèces d'animaux, les oiseaux, les reptiles...

—Attendez ! attendez ! fit Remontrant, en levant la main, Et la Tarasque ? On en parle dans vos livres ? D'aucuns prétendent que c'est une fable... Pourtant, j'ai vu sa tanière, moi qui vous parle, à Tarascon, derrière le château, le long du Rhône et je me suis même laissé dire qu'elle était enterrée sous la Croix Couverte.

—On nous demande le nombre, la grosseur des étoiles, combien il y a de millions de lieues de la terre à la lune, ou de la lune au soleil...

—Ah ! c'est trop fort ! cria un jardinier de Noves, qui donc est allé là-haut pour mesurer les lieues ? Vous ne voyez pas que les savants se moquent de nous ! Qu'ils voudraient nous faire croire que les pigeons têtent ! Une jolie science de vouloir mesurer la distance du soleil à la lune ! Et ! qu'est-ce que cela peut nous faire ? Ah ! si vous me parliez de savoir pendant quelle lune on doit serrer les céleris, le moyen de débarrasser les fèves des poux qui les incommodent, ou de guérir la maladie des cochons ! je serais le premier à crier : Voilà une science ! Mais tout ce que vous nous racontez-là, jeune homme, ça ne peut être que des fariboles !

—Tais-toi, vâ, tête de bouc ! cria toute la bande, le jeune homme en a peut-être oublié plus que tu n'en as jamais appris... C'est égal, mes amis il faut avoir une rude tête pour pouvoir y emmagasiner tout ce qu'il nous a dit.

—Péchère ! faisaient les jeunes filles qui s'étaient rapprochées pendant cette conversation, regardez comme il est pâlot ! Ah ! on voit bien, allez ! que la lecture ne fait pas du bien, ! A quoi cela sert-il d'en tant savoir ?...

—Moi, proclama le Redon, je ne suis jamais allé qu'à l'école de M. Barret. Je ne sais ni A ni B, mais je vous assure que s'il avait fallu me faire entrer dans la tête une seule des cent mille choses qu'on leur demande pour être reçus bacheliers, on aurait pu prendre une masse et des coins et me taper dur sur la caboche ! Et encore, je crois bien que les coins se seraient émoussés !

Mais le Remontrant prit la parole :

—Eh bien ! mes braves collègues, vous ne savez pas ce que nous devrions faire ? Quand nous allons à la vogue, que l'on fait courir les bœufs où il y a de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour le plus pour voir qui gagnera la cocarde ou les joies. Nous sommes à Nîmes : voilà un brave enfant de Maillanne qui demain matin va passer son baccalauréat, au lieu de partir cette nuit, mes amis, couchons à Nîmes. Et demain. au moins, nous saurons si notre Maillonnais a été reçu bachelier.

—Bravo ! répondit-on. D'ailleurs la journée est perdue ! Allons, il faut voir la fin !

Le lendemain matin, le coeur frémissant d'émoi, je retournai à la mairie, où je retrouvai la plupart des candidats de la vieille. Mais il y en avait déjà quelques-uns qui se montraient un peu moins fiers. Dans une immense salle, devant une grande table chargée d'encriers, de papiers et de livres, il y avait cinq professeurs fameux, venus exprès de Montpellier, avec l'épitoge bordée d'hermine sur l'épaule et la toque sur la tête : c'était la Faculté des Lettres. Et, voyez un peu le hasard ! Un de ces professeurs n'était autre que M. Saint-René Taillandier, qui devait, quelques années plus tard, devenir le chaleureux patron de notre langue provençale. Mais alors, je n'avais pas l'honneur de le connaître, et l'illustre professeur ne pouvait guère se douter que le petit paysan qui balbutiait devant lui deviendrait un jour un de ses bons amis...

Je jouais de bonheur ; je fus reçu !...

Et je partis à travers la ville comme si j'étais porté par les anges. Cela se passait au mois d'août, et il faisait une chaleur dans ce Nîmes ! Je me souviens que j'avais soif, et en passant devant les terrasses des cafés, je jetais un regard d'envie sur les verres où moussait la bonne bière crémeuse ; mais j'étais si novice, si timide, que je n'avais jamais mis les pieds dans un café et que je n'osai y pénétrer.

Et alors, j'errai à travers les rues de la ville, délirant, resplendissant, et chacun s'arrêtait pour me voir passer et d'aucuns disaient :

– Oh ! celui-là, sûrement il vient d'être reçu bachelier !

Et chaque fois que je rencontrais une fontaine, je m'y abouchais... et le roi de Paris n'était pas mon cousin.

Mais le plus beau, ce fut mon arrivée au " Petit Saint-Jean." Mes braves jardiniers m'attendaient impatiemment. Du plus loin qu'ils m'aperçurent, ils crièrent :

—Il est reçu !

Les hommes, les femmes, les filles, l'hôte, l'hôtesse, le valet d'écurie, tout le monde sortit, et, en veux-tu des baisers et des poignées de mains ! On eût dit que la manne venait de tomber du ciel.

Alors, le Remontrant, — celui qui parlait de la gorge — demanda la parole : il avait les yeux pleins de larmes, le brave homme, et il dit ;

—Jeune homme de Maillanne, allez, nous sommes bien contents. Vous leur avez fait voir, à tous ces petits messieurs, que de la terre il ne sort pas que des fourmis : il en sort aussi des hommes, allons, fillettes, zou, en l'honneur du Maillannais, un brin de farandole.

Les mains s'agrippèrent et l'on farandola dans la cour du " Petit Saint-Jean."

Puis l'on se mit à table, on mangea une brandade, l'on but, l'on chanta et puis... chacun s'en fut.

Il y a cinquante-six ans de cela. Chaque fois que je vais à Nîmes et que de loin j'entrevois l'enseigne du " Petit Saint-Jean", le souvenir de ma jeunesse me revient dans toute sa clarté, et je ne puis penser sans émotion à ces braves gens qui, les premiers, me firent connaître la bonté du peuple et la popularité.

F. MISTRAL.

Traduit du Provençal par R. Bringer

Des Maris

Sont demandés en quantité

Nous lisons dans un journal de l'état de New-York la note suivante :

On demande des maris à Pulaski, village des environs de cette ville, où le nombre des femmes non mariées augmente dans des proportions qui, de l'avis du sexe faible, deviennent alarmantes.

Au mois de juin dernier, il y a eu à Pulaski six mariages et deux seulement au mois de juillet, Les jeunes filles et aussi celles qui, quoique ayant coiffé et recoiffé sainte Catherine, n'ont pas abandonné tout espoir de trouver le mari de leurs rêves, sont alarmées de cet état de choses et déclarent que cela ne peut continuer. Aussi, pour encourager les célibataires à convoler en justes noces, vient-il de se fonder à Pulaski un club qui, pour le moment, n'est composé que de jeunes filles de 16 à 25 ans. Leur nombre est limité à .5 et chacune a versé $25, soit en tout une somme de $625. Le premier membre du club qui se mariera touchera la moitié de cette somme, $312.50 et sera remplacé aussitôt par un nouveau membre.

Celles qui ont coiffé sainte Catherine et sont naturellement d'un placement plus difficile vont aussi fonder un club dont les membres auront 25 ans au moins et 45 au plus. Le premier versement sera de $50 par membre et le nombre des membres de ce club, illimité. Comme une centaine de femmes sont prêtes à faire partie du nouveau club, la dot sera en conséquence beaucoup plus élevée et ne pourra manquer de tenter quelque spécimen du sexe laid.

D'ailleurs, dans chaque club il y aura chaque mois une réception à laquelle seront invités tous les célibataires valides et ayant moins de 50 ans.

Heureux pays diront nos célibataires de l'Alberta et de la Saskatchewan en recherche d'une fille à marier.

Eh bien, pour vous, messieurs, le problème est résolu. Vos récoltes f.l tes, présentez-vous à une réception de ces clubs où vous aurez toutes les chances de trouver une jeune ou vieille fille de votre choix et en outre une dot suffisante pour payer le voyage de noces. Pourvu toutefois, que les autorités douanières ne s'avisent d'imposer des droits très élevés sur ce trafic d'un nouveau genre.

L'armée Francaise

Paris, 12.—Une explosion d'enthousiasme en faveur de l'armée et de la marine a été provoquée par les exploits héroïques des soldats et marins français à Casablanca. Cet enthousiasme a remplacé le pessimisme qui prévalait depuis quelque temps quant à l'état des défenses nationales de la France. Les journaux de toutes les nuances sont unanimes à reconnaître que la bravoure française et l'esprit de discipline sont aussi fermes que jamais et que la propagande antimilitariste est jusqu'à présent restée sans effet.

Le troupier français vient de prouver une fois de plus que, quoique réfractaire à la discipline excessive telle que celle qui règne dans l'armée prussienne, il retrouve son élan et son héroïsme traditionnels en présence de l'ennemi. Le pays est heureux de ce que ces hautes traditions de la valeur française animent encore l'armée et la marine.

Les nouvelles les plus émouvantes viennent de la légation de France à Tanger. Aussi leur caractère officiel leur donnera-t-il un plus grand poids que celui des dépêches envoyées aux journaux et qui souvent ne sont basées que sur de simples rumeurs.

L'enseigne de vaisseau Baillande, qui s'est si brillamment acquitté de son devoir en conduisant sa poignée de marins à l'attaque de Casablanca, est passé à l'état de héros populaire.

A la suitte du rapport du chargé d'affaires de France à Tanger, parlant du sang-froid des troupes sous le feu, de leur élan et de leur courage, le ministre des affaires étrangères, M. Pichon, a télégraphié à ce diplomate de lui envoyer un rapport détaillé, de façon à ce qu'il puisse appuyer l'effet produit par les premières nouvelles, d'une prompte distribution de récompenses.

En Visite Officielle

Winnipeg — Le baron Georges d'Ursal, de Paris, France, est actuellement à Winnipeg. Il est chargé par le ministre de l'agriculture de France, de se rendre compte des conditions de l'agriculture et de l'immigration dans l'Ouest du Canada, et dans ce but il passera environ deux mois dans l'Ouest.

"Le gouvernement français m'a délégué au Canada, pour plusieurs raisons," dit le baron. "Il y a un grand nombre de Français qui émigrent ici, surtout de la Bretagne et nous voulons savoir quelle est leur condition. Nous voulons aussi connaître quelle classe de gens ont plus de chances de succès au Canada. Des habitants d'autres villes sont venus ici et les rapports qu'ils ont faits sont décourageants. D'un autre côté les lettres de presque tous les habitants des campagnes sont très optimistes et ils encouragent leurs amis à venir les rejoindre.

"Pendant mon séjour ici j'ai l'intention de visiter tous les établissements français et de voir comment mes compatriotes ont réussi. Je m'informerai du montant d'argent qu'ils avaient à leur arrivée et combien ils ont maintenant. Tout cela sera compris dans le rapport que je donnerai au ministre de l'agriculture.

"Une autre chose que je me propose d'étudier est votre système de culture, qu'on dit être un des meilleurs du monde entier. Le temps de la moisson approche et je visiterai plusieurs grandes fermes afin de voir faire la récolte."

"Quel usage le gouvernement français fera-t-il de votre rapport ? "

"Il contiendra un fond de renseignements utiles pour tout citoyen français qui songe à émigrer vers ce pays. Mes observations sur votre système de culture seront étudiées par les autorités et nous ferons l'essai des améliorations que vous avez et que nous ne possédons pas, et si elles nous réussissent nous les adopterons."

La mission du baron d'Ursal dans ce pays est tout à fait significative attendu qu'il vient en qualité d'investigateur officiel.

Le baron d'Ursal se rendra jusqu'à Vancouver et au nord jusqu'à Edmonton.

Il passera de six à huit semaines dans l'ouest et s'en retournera ensuite en France par voie des Etats-Unis.

St-Albert

Le 4 septembre prochain aura lieu la rentrée des classes au séminaire de St-Albert.

Fondé il y a sept ans par le vénéré Mgr Grandin, premier évêque du diocèse, cet établissement est spécialement —mais non exclusivement—destiné à l'éducation et à la formation du futur clergé du diocèse.

Sous la sage direction du R. P. Nordmann, O.M.I., et de cinq professeurs dévoués, les élèves suivent les cours classiques ordinaires. Les matières de l'enseignement sont la Religion, le Français et l'Anglais, le Latin, le Grec, l'Histoire, la Géographie, les Sciences physiques et naturelles, les Mathématiques, le Chant et le Dessin. Les notes mensuelles envoyées aux parents, et les examens de fin d'année sont la preuve évidente que le temps y est utilement employé et le travail soutenu.

Les élèves qui ont terminé ces cours variés peuvent facilement choisir parmi les professions libérales ; déjà l'un d'eux l'an dernier et deux cette année sont allés finir leur cours supérieur dans les séminaires de la province de Québec.

Les débuts ont été pénibles, comme pour toute entreprise nouvelle ; mais aujourd'hui après sept ans d'expérience, on peut dire que l'œuvre est sortie de l'enfance pour grandir et se développer normalement. Le séminaire est maintenant avantageusement connu et le nombre des élèves va en augmentant : Ils étaient 35 à 40 l'an dernier, à la rentrée prochaine ils seront 50, et l'aile nouvelle ajoutée récemment aux bâtisses primitives sera bientôt insuffisante à son tour. Tant mieux, car dans ce pays nouveau où les paroisses nouvelles s'établissent rapidement il nous faudra bientôt un clergé plus nombreux et, si possible, recruté parmi la population du diocèse et de la province.

Un cyclone près de Vermillion

Mercredi de la semaine dernière un terrible cyclone est passé à environ quarante milles au sud de Vermillion, tuant trois enfants et blessant une femme. La maison sur le ranch Myer fut complètement démolie, un cheval fut tué et plusieurs véhicules furent réduits en aiguillettes. Un harmonium a été enlevé dans les airs et jusqu'à présent on n'en a retrouvé aucune trace.

95,000,000 de minots de blé

"L'Ouest canadien donnera de 90,000,000 à 95,000,000 de minots de blé," dit M. Oscar McBean, membre du "Grain Exchange" de Winnipeg.

"Les rapports que je reçois de partout me disent que les conditions ne sauraient être meilleures. Certains endroits du Manitoba où, il y a un mois, on ne pensait pas récolter plus de sept minots, donneront maintenant une quinzaine de minots. Les nouvelles de l'Alberta annoncent de 22 à 25 minots à l'acre. Un homme digne de foi de Brandon, dit que là le blé donnera une moyenne de 25 minots à l'acre.

"Il est inutile d'essayer de dire que la récolte ne sera pas bonne, elle sera magnifique."

M. McBean, depuis plusieurs années, fait une étude spéciale des conditions de la récolte.

21,000 hommes pour aider à la moisson

Winnipeg.—H. W. Brodie, l'assistant agent général pour les passagers, sur le C.P.R., dit que d'après les demandes, l'Ouest aura besoin de 21,000 moissonneurs, ce qui est beaucoup moins que l'an dernier. Le Manitoba demande 11,000 hommes, la Saskatchewan 7,000 et l'Alberta 3,000.

Le C.P.R. fera comme l'an dernier pour le transport des hommes. Les excursionnistes auront leur billet jusqu'à Winnipeg, et de là ils recevront un autre billet de passage jusqu'au lieu de leur destination. De cette manière on évite la confusion et avec l'organisation nécessaire il n'y aura aucun retard dans l'arrivée des moissonneurs.

On annonce beaucoup dans les provinces d'Ontario et de Québec, ainsi que dans les Provinces Maritimes, donnant les dates des excursions. Tous les jours les agents font leurs rapports sur l'état du grain et les excursionnistes viendront à mesure que la demande se fera sentir.

La gelée n'a pas sérieusement endommagé la récolte

Dimanche soir le minimum de la température a été de 31 degrés, c'est-à-dire un degré de gelée. D'après les *rapports de la température de tout l'Ouest, ce sont Edmonton et Calgary* qui ont éprouvé la température la plus basse, *Edmonton 30 degrés et Calgary 34.*

On ne rapporte aucun dommage sérieux causé par cette très légère gelée. Le fait est dû au temps nuageux car si le ciel avait été clair la gelée aurait été beaucoup plus forte. La neige à Banff et à Olds fondait en tombant. Les feuilles des légumes ont été quelque peu noircies, mais là se borne le dommage.

Une Taxe sur les Japonais

On annonce d'Ottawa que le gouvernement de la Colombie Anglaise a résolu de percevoir rigoureusement la taxe de capitation annuelle de $300 par tête, de tous les émigrants japonais qui voudront s'établir d'une manière permanente dans le pays. On se propose de percevoir cette taxe sur les Japonais dès leur débarquement.

NOTES LOCALES

M. Etienne Delaveau, avocat, vient de subir avec succès ses derniers examens devant le barreau d'Edmonton.

Il continuera de faire parti du bureau Dubuc qui, à l'avenir, sera connu sous la raison sociale Dubuc & Delaveau.

Le Courrier de l'Ouest lui souhaite succès et prospérité.

Edmonton vient de recevoir un visiteur distingué en la personne du Dr Gillard, de Paris. C'est à titre de visiteur qu'il est au Canada et aussi pour se renseigner sur les ressources de notre Nord-Ouest. Il se dit tellement enchanté, que peut-être viendra-t-il se fixer parmi nous.

M. A. Laurendeau vient de partir pour Montréal comme délégué représentant l'Association Catholique de Bienfaisance Mutuelle du Canada, succursale No 199, C.M.B.A.

Au moment d'aller sous presse on nous apprend que M. L. G. Fredette, médecin vétérinaire, gradué de l'université Laval de Montréal, et dont nous annoncions le passage en notre ville il y a deux semaines, a passé avec succès ses examens devant le bureau des examinateurs de la province. M. Fredette s'établira en notre ville et aura ses bureaux au No 253 ave Fraser, à la place d'affaires de MM. Taylor & Spinks, qui possèdent une écurie de louage.

Nul doute que les Canadiens-Français du district se feront un devoir d'encourager un compatriote.

La demande de maisons à louer augmente considérablement

D'après les rapports des marchands de bois de construction et de l'inspecteur des bâtisses, Edmonton n'aura pas suffisamment de maisons à l'automne pour accommoder ses citoyens.

Les deux tiers des maisons affichés "A LOUER" ne le soit pas en réalité, leurs propriétaires se réservant de les occuper à l'automne.

Bien qu'Edmonton ait eu à souffrir de la rareté de l'argent un grand nombre de personnes ont confiance dans son avenir et ont placé des capitaux dans la construction, cet été. Il est vrai que les loyers sont élevés ou plutôt l'ont été ces derniers mois, mais plusieurs propriétaires commencent à réaliser qu'il ne devraient percevoir qu'un loyer nominal, et cela joint au fait qu'un grand nombre de résidences ont été construites cet été, abaissera sous doute les loyers à un prix raisonnable.

Dans le moment des gens d'Edmonton, c'est-à-dire ceux qui campent sont inquiets de savoir s'ils pourront se procurer un logement pour l'hiver et les bureaux des agents d'immeubles sont assiégés.

On a commencé la construction de l'ascenseur

Vingt-cinq hommes sont actuellement engagés à faire la gradation requise pour l'installation de l'ascenseur sur la première rue.

D'après leur contrat avec la ville les promoteurs de l'entreprise doivent mettre l'ascenseur en opération le 1er janvier 1908. Ils ont demandé aux principaux manufacturiers de l'est, des soumissions pour la fourniture des machines nécessaires et ils attendent les réponses de jour en jour.

Ces machines seront ce qu'il y a de plus moderne sous le rapport de vaives de sûreté, etc, rendant ainsi impossibles les accidents assez fréquents dans ce genre de trafic.

Il sera mû par un gros et deux petits moteurs.

L'ascenseur sera sous forme de char, avec, à chaque bout une entrée dans une boite ou stalle, semblable à un ascenseur ordinaire où les passagers et les voitures attendront le moment de débarquer.

Afin qu'il n'y ait aucun danger chaque char sera muni de grilles de fer qui s'adapteront aux poteaux du char et ne pourront s'ouvrir que lorsque l'ascenseur sera arrêté et alors seulement par l'ingénieur en charge. Sur le quai de débarquement il y aura quatre barrières pour l'entrée et la sortie des voitures et deux pour les piétons.

L'inclination verticale est de 88 pieds et la longeur entière de la gradation est de 230 pieds. L'ascenseur prendra une minute pour la montée et une pour la descente.

On estime à 12 tonnes la capacité de pesenteur des chars.

La construction de cet ascenseur est très appréciée des charretiers, charroyeurs, et des personnes qui sont obligées de descendre ou monter la côte pour aller à leur ouvrage.

Il faut aussi considérer que les gens se rendent aux parties de balle ou au terrain de l'exposition sauveront du temps, tout en évitant la longue côte.

Les récoltes seront finies dans à peu près deux semaines

Voici les rapports de la récolte sur la ligne du C.P.R. pour la semaine venant de finir :

Swift Current.—Tout le blé est en épis. On commencera à le couper dans environ deux semaines. Température favorable

Walsh.—La récolte qui souffrait de la chaleur et du manque d'humidité s'est considérablement améliorée ces derniers deux jours.

Irvine.—La récolte a souffert de la chaleur, mais l'abondante pluie de lundi fera sans doute un grand bien. Aujourd'hui, temps beau et chaud.

Medecine Hat.—Les pluies récentes devraient augmenter la récolte de blé. La récolte d'orge et d'avoine sera plutôt légère.

Gleichen.—Les conditions se continuent bonnes pour un fort rendement. Le grain mûrit bien et on commencera à couper dans une dizaine de jours.

Strathmore.—La récolte promet bien. Dommages légers causés par un fort orage de vent et un peu de grêle.

Langdon.—On fauche le foin partout et le rendement est bon. De la pluie, aucun dommage.

Airdrie.— Récolte en bon état. De la pluie durant la semaine. Pas de dommage.

Crossfield.—Le grain est en bonne condition. Température favorable. Pas de dommage.

Carstairs.—On a commencé à couper le blé d'automne. Les autres grains sont en bon état et on s'attend à une bonne récolte. Température favorable.

Didsbury.—Récolte en bonne condition. On s'attend de couper le blé vers le 20 du mois.

Olds.—Toute la récolte en bon état. Pas de dommage. Température favorable.

Bowden.—Tout le grain est en épis et mûrit bien. La température a été chaude avec des orages. Pas de dommage

Innisfail.—Le grain est en épis et en bon état.

Penhold.—Récolte est en excellente condition. Le blé d'automne mûrit rapidement. Aucun dommage.

Red Deer.—Toute la récolte s'annonce bonne. Environ 24 heures de pluie durant la semaine.

Blackfalds.—Le grain est en épis et en bonne condition.

Lacombe.—Récolte en bon état. Presque tout le grain est en épis. Pas de dommage. Temps chaud et orageux.

Ponoka.—La récolte s'annonce bien. Pluie abondante aujourd'hui. Pas de dommage.

Wetaskiwin.—La température est très favorable aux grains. Aucun dommage.

Millet.—Température un peu plus fraiche. Récolte en bon état.

Leduc.— Température favorable. Tout le grain est beau. Aucun dommage. On s'attend de couper le blé vers le 15 du mois et l'orge et l'avoine vers le 20.

Strathcona.—Le grain est très avancé et tout est en épis. Apparence d'une bonne récolte.

Stettler.—Le blé d'automne et l'orge sont presque prêts à être coupés. Les autres grains sont beaux. Environ quatre heures de pluie pendant la semaine.

Hardisty.—On s'attend à une bonne récolte. Pas de dommage.

Sedgewick.—La récolte est belle. Température excellente. Pas de dommage.

Killam.—Récolte en parfait état. Le grain en épis. Température chaude et belle avec de la pluie lundi. Pas de dommage.

Bawlf.—Récolte s'annonce bonne Température favorable.

Daysland.—Récolte en bel état. Température chaude. Orages. Pas de dommage.

Camrose.—Température favorable. Le grain est en épis. Pas de dommage.

Okotoks.— Récolte s'annonce très bonne. Pas de dommage. On commencera à faucher dans environ une dizaine de jours.

High River.—Température favorable à la récolte. Plusieurs heures de pluie chaude. Aucun dommage.

Nanton.—Le grain de tout le district est en excellente condition. Le blé d'automne mûrit rapidement. Pas de dommage.

Stavely.— Le grain mûrit bien Température favorable. On s'attend de commencer les récoltes vers le 15.

Claresholm—La récolte a souffert de l'orage de grêle de la semaine dernière. A part cette fois-là la température a toujours été favorable. On commencera à faucher la semaine prochaine.

Tabor—La récolte a souffert de la sécheresse. Le rendement ne sera que de la moitié d'habitude.

Lethbridge— Le grain est en épis et en bon état. Temps plus frais avec orages légers.

Macleod—Temps chaud avec une couple de bons orages. Le grain mûrit rapidement. On commencera dans quelques jours la récolte de blé d'automne.

Brocket— Temps chaud avec quelques orages. Le grain est beau. Récolte de blé se fera la semaine prochaine. Le blé donnera environ 45 minots à l'acre et l'avoine à peu près 70.

Pincher—D'excellents rapports de tout le district.

Cowley— Blé d'hiver mûrit rapidement. Blé de printemps en bon état. Température favorable.

Sundbreck—Tout le grain est beau. Le blé est beaucoup plus beau qu'à cette époque l'an dernier. Abondante récolte de foin et d'excellente qualité.

Morinville

Les travaux de la nouvelle église sont commencés On travaille actuellement à l'excavation. 20 chars de gravois seront nécessaires pour faire un lit en béton sur lequel reposeront les bases du nouvel édifice.

L'assemblée de la Société d'Agriculture du district de St-Albert qui devait avoir lieu samedi dernier à Morinville a été remise à samedi le 24 du courant. Avis aux directeurs et aux cultivateurs.

L'organisateur nous dit que les directeurs sont en mesure de donner audelà de $1,000 en prix.

M. Joseph Caron, entrepreneur menuisier de Morinville, est à construire un magnifique cottage, qu'il pourra habiter dès l'automne.

M. Caron en est à la troisième construction qu'il fait dans notre village.

Comme le besoin de loyers se fait sentir, nous serions heureux de voir plusieurs de nos citoyens imiter l'esprit d'entreprise de M. Caron.

M. John Grose est aussi à construire deux cottages pour louer.

La construction bat son plein à Morinville et l'aspect de notre ville change à vue d'oeil.

M. O. St-Germain, avocat d'Edmonton, qui jusqu'ici ne venait à Morinville qu'une fois la semaine, a définitivement élu domicile en notre village.

Ses nombreux amis ne lui ménagent pas leur approbation et voient en lui un futur député provincial.

Empoisonnés par l'arsenic

REGINA, Sask., — Au restaurant Steele, rue Lorne, un certain nombre de clients ont été empoisonnés aujourd'hui par un porridge contenant de l'arsenic qui était servi à leur repas. Le public a été grandement ému par cette nouvelle.

Il parait que le propriétaire du restaurant, W. S. Steele, prêta hier une certaine quantité de farine d'avoine à un Chinois propriéraire d'un autre restaurant adjacent.

Cette farine lui fut précisément rendue et M. Steele s'en servit pour le repas du matin. Madame Steele et huit ou neuf convives, aussitôt après l'absorption de ce mets, furent pris de violentes coliques et de vomissements. Les docteurs Thompson et Mock furent appelés et donnèrent les premiers soins. Trois des victimes, M.M. Harry Steward, Cyrus Winters et John Fortune, furent envoyés à l'hôpital Victoria où leur état a été déclaré fort grave. On peut cependant espérer leur guérison. Le reste de la farine fut confisquée et une portion soumise au Dr Charlton, bactériologiste provincial, qui certifia la présence d'arsenic. Le Chinois, qui a rendu cette farine et qui est connu sous le nom de "Mac" a été arrêté.

Mac comparaitra vendredi matin devant le magistrat McCausland. Un fait qui pèse sur lui, à moins qu'il ne soit contredit par la suite, est qu'une facture démontre qu'il a acheté, il y a deux semaines une quantité de farine d'avoine dont il ne s'est pas servi.

Quelle raison avait-il pour emprunter cette marchandise quand il en avait une provision chez lui ? Jusqu'à présent cela reste un mystère.

Deux Ministres de retour

OTTAWA.— Les Hons MM. Fielding et Brodeur s'embarqueront à Liverpool, le 23 courant. Ils arriveront au Canada vers le premier septembre.

Durant les deux derniers mois, ces messieurs se sont entendus avec le gouvernement français pour améliorer les relarions commerciales entre la France et le Canada.

LE MARCHE

COURS DE LA SEMAINE

Viandes. Poids vif, la livre. Bœuf, $4\frac{1}{2}$ à 4 cts ; Porc, $5\frac{1}{2}$ cts ; Mouton, 7 cts ; Agneau, 7 cts ; Veau, 5 à $5\frac{1}{2}$ cts ; Poulets, 11 cts ; Dindons, 15 à 16c.; Canards, 12 cts ; Oies 13 à $13\frac{1}{2}$ cts,

Viandes dressées, la livre. Bœuf, 6 à 7c Porc, $9\frac{1}{2}$ cts; Mouton, 10 cts ; Veau, 10 c. ; Poulets, 15 à 18 c. ; Dindons. 18 à 20c. ; Canards 14 c. ; Oies, 15c.

Beurre frais, la livre, de 30 à 33 cts,

Œufs, 25 cts la douzaine.

Pommes de terre, 30 à 35 cts le minot.

Carottes, 2c., la livre, Navets, 2c. la lb.

Choux-Navets, la livre, $1\frac{1}{2}$ cts.

Betteraves, la livre 3 cts.

Choux, la livre 7 à 8 cts.

Oignons, la livre 6 cts.

Foin, par tonne, Mil, $18. à $22. ; de coteau, $12. à $16. ; slough, $8 ; $12.

Grain en vert, (green feed) par tonne, $8. à $12.

Paille, la charge, $5.00 à $6.00

Avoine, 28c. le minot

Ble, 60 à 63c. le minot.

Revue Canadiemne

Sommaire du Numéro d'Aout 1907

$15 de recompense.—à qu pourra donner des informations qui aideront à retrouver un cheval bai, ayant une marque blanche au front, une patte blanche. Ce cheval était attelé à un Buggy noir. Donner renseignements à Castle Livery, 2è rue, Edmonton.